

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLORAMA

**VIN MARIANI**



LE TONIQUE IDEAL

Fortifie  
Nourrit  
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR  
LES MEDECINS  
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les  
Epiciers

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

Seuls agents au  
Canada pour

Gold Back Sec Champagne  
Wilson's Old Empire Rye

VOL. III - NO. 17

Samedi, le 9 Janv. 1897

# UNIVERSEL

SOMMAIRE DES GRAVURES :

PORTRAIT DE S. G. MGR FABRE

BETHLEEM — Interieur de la grotte des Bergers — La voie ferree a Ramleh —  
Les sculpteurs de nacre.

L'INDE DES RAJAHS — Le supplice de l'elephant, execution d'un condamne.

L'exposition de 1900 a Paris — Le premier coup de pioche.

La reine de Madagascar rendant visite au commandant francais.

L'ARRESTATION DES DESERTEURS

Capture au lasso d'un negre, la terreur de Charleston

Cinq pages de gravures comiques — Illustrations de Napoleon et du feuilleton, etc.

LE NUMERO : 5 CENTINS

Bureau et Atelier de Photogravure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



**LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE**  
**COMMERCIALE**  
 1560 RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES  
 POUR  
 LIVRES, JOURNAUX,  
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,  
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,  
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

# Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : UN AN, - \$2.50  
 SIX MOIS, \$1.25

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 700 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :  
 1560, RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

## PRIME No 5

### UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

#### CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

## REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

## AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

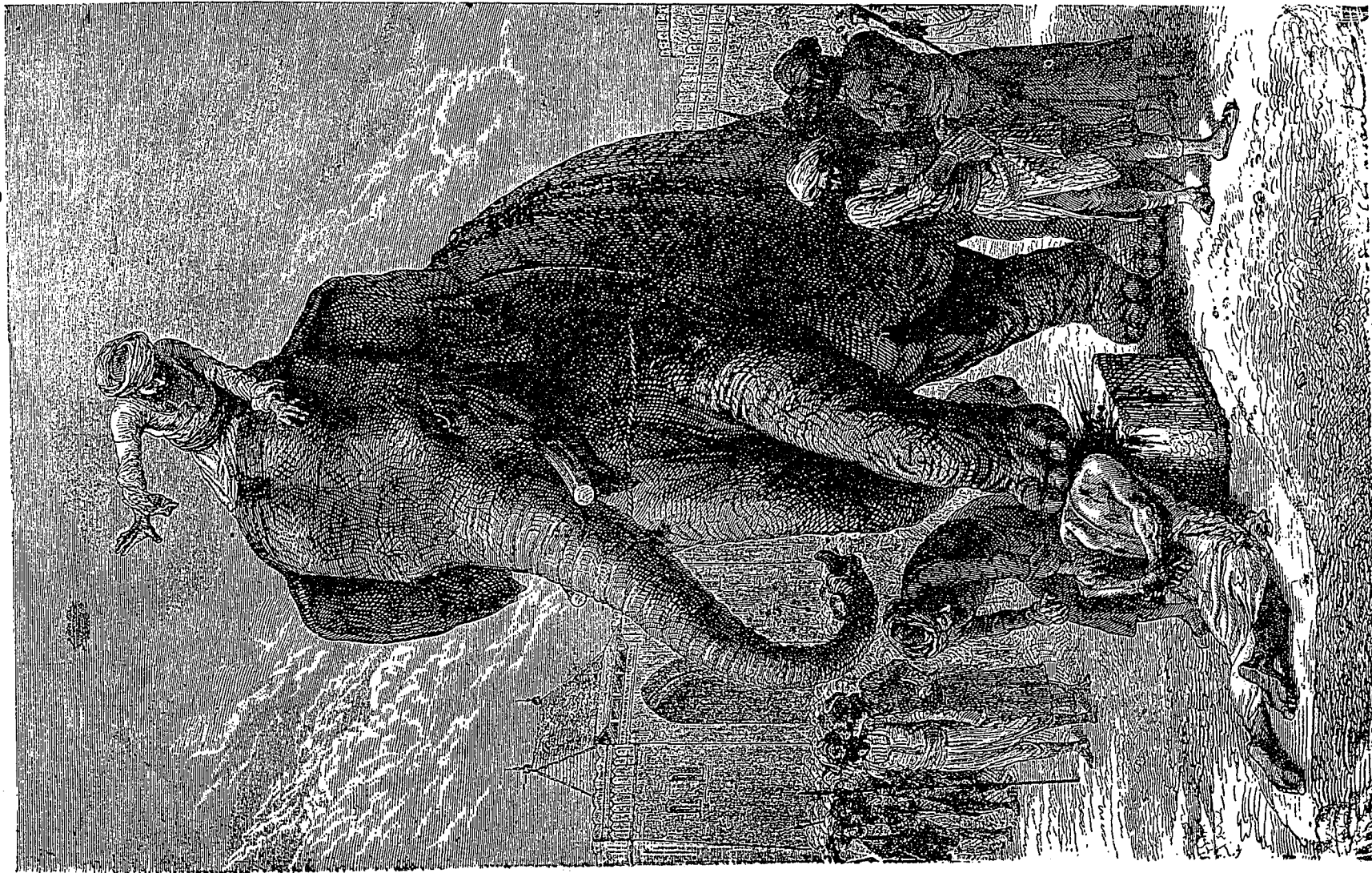
## COUPON

A DETACHER

## DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

L'INDE DES RAJAHS



LE SUPPLICE DE L'ÉLÉPHANT. — Exécution d'un condamné

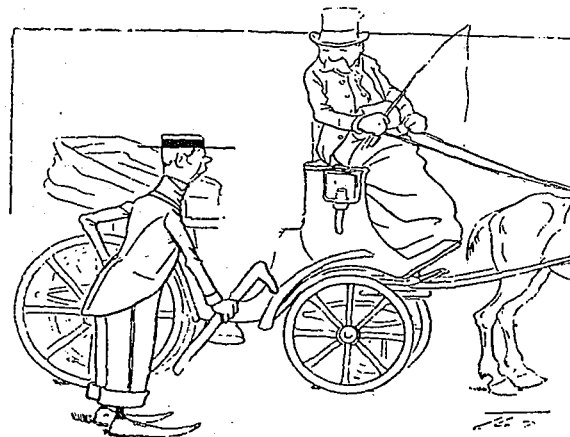
## ILLUSION D'HIVER



Une fois, deux fois, trois fois... vilain balayeur... veux-tu me rendre mon chapeau ...

- Votre servante de campagne est-elle au courant de la ville ?  
 — Tout à fait... elle a demandé de l'augmentation ce matin.

## COCHER AIMABLE



- Quinze sous pour aller au jardin Zoologique.  
 — Quinze sous !... c'est peu, mais montez... Le Directeur me donnera bien quelque chose quand j'arriverai avec vous.

Statistique peu galante :

Un Anglais savant a calculé qu'un homme, terme moyen, fait trois heures de conversation par jour, au taux de cent mots par minute, ou vingt-neuf pages in-octavo par heure ; ce qui fait que chaque individu parle la valeur de six cents pages environ par semaine, soit cinquante-deux forts volumes par an. — O révélations de la statistique !...

— Monsieur, lui demanda un loustic irrévérencieux, est-ce que votre calcul s'applique aux femmes ?

— Yes, répondit le célèbre statisticien britannique, en multipliant par dix."

Un Marseillais fraîchement débarqué rencontre sur le boulevard un de ses compatriotes qui avait quitté la Canebière quelques mois auparavant et qui est venu s'installer dans la capitale.

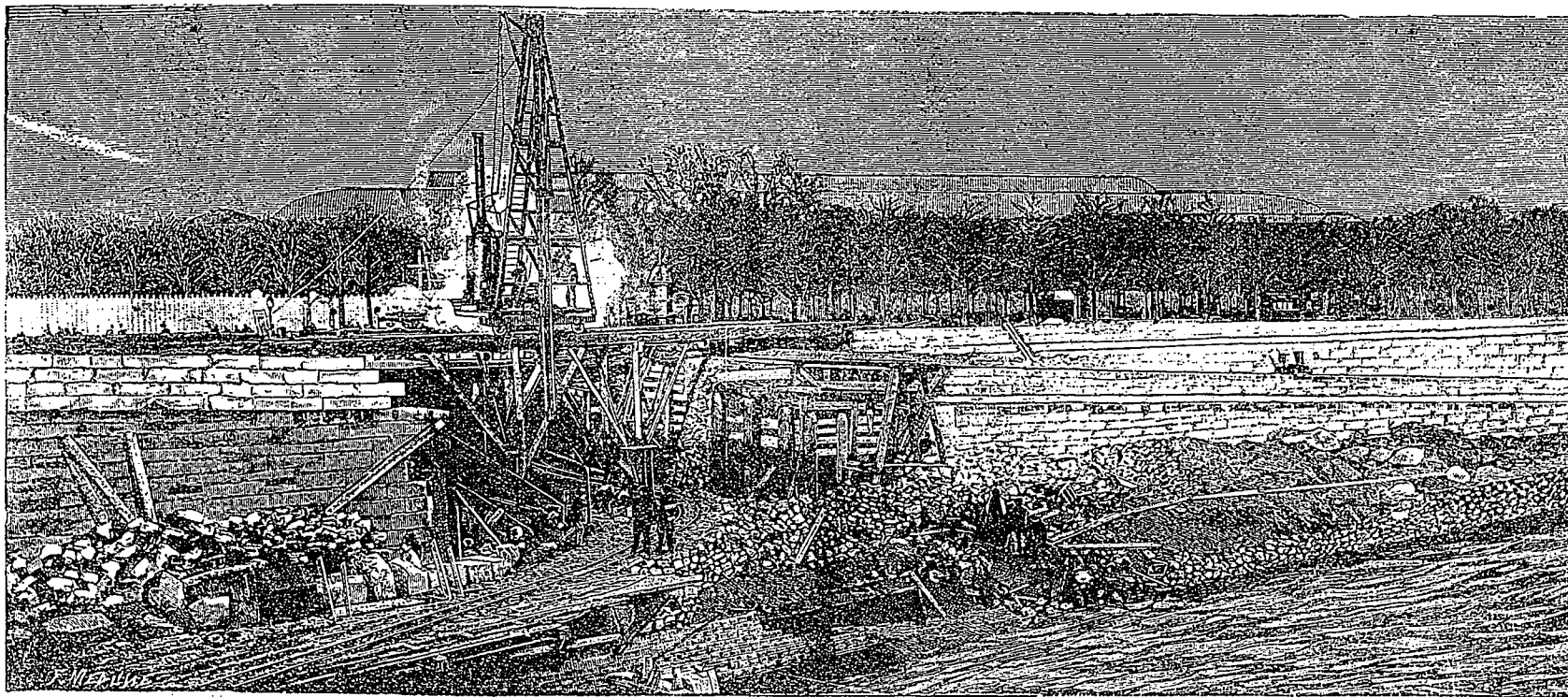
— Té ! comment ça va, vieux Parisien ? lui dit-il en lui serrant la main avec effusion.

— Pas mal, répond l'autre. *Ze suis dentiste américain*

Voilà qui peut aller de compagnie avec la fameuse boutade de Bobèche.

— Quel est le mois où les femmes parlent le moins ?

— Le mois de février, parce que c'est le plus court !



L'EXPOSITION DE 1900, A PARIS — Le premier coup de pioche

### BETHLÉEM

La mission de l'ordre de Saint François est double en Palestine. D'une part, seul entre tous les ordres catholiques, en vertu de droits qui remontent au départ des Croisés, alors que les ecclésiastiques étaient rares pour desservir les sanctuaires, il a le privilège de la garde des Lieux-Saints — privilège chèrement acquis par des siècles de vexations, de persécutions et de martyrs. D'autre part, il a la tâche de prendre soin des pèlerins de les loger, de les nourrir, de les guider. A Jaffa, à Ramleh, à Jérusalem, à Nazareth, etc., il y a des couvents ouverts comme à Bethléem.

Chaque année, dans toutes les églises de la chrétienté,

une quête est faite pendant la semaine de Pâques et le produit en est consacré aux franciscains et à leurs œuvres de Terre-Sainte. C'est ainsi que leur hospitalité si large peut être toute gratuite. Cependant il est de bon goût, en quittant le couvent, de laisser une offrande proportionnée au séjour.

Chacun est traité selon ses habitudes. Les maronites et autres chrétiens orientaux qui arrivent par centaines aux environs de Noël et de Pâques ont à leur disposition de grandes salles, aménagées de lits de camp. Sur le plancher incliné, ils s'installent comme chez eux, avec, pour coucher, le tapis qui ne quitte jamais un oriental en voyage. Les moines les pourvoient de galettes rondes, de riz, de fromage, de mouton et de vin.

Les hôtes européens retrouvent de même leurs habitudes occidentales. De gentilles chambres voûtées, ayant naturellement un petit air de cellule monastique, de petits lits de fer, des draps très propres et des matelas pas trop durs, les attendent. La table est simple comme les ressources locales, mais bonne.

Bien que nous fussions en carême, on ne nous proposait nullement de partager la morue et les oignons qui sont, pendant ce jeûne, l'ordinaire des franciscains. Sur notre désir, assez fatigués que nous étions par nos courses à pied et à cheval, le frère cuisinier ajoutait quelque viande à nos menus de soupes, de pâtes, de légumes et de fruits, qu'arrosait le délicieux vin blanc de Bethléem, si réputé en Syrie.



## LE PRESTIDIGITATEUR



- I.— Une, deux, trois, la pièce d'un écu a disparu ; où est-elle ?  
 II.— La coquine est allée se loger dans l'abondante chevelure de madame.  
 III.— Un coup de ma baguette magique va la faire sortir de sa cachette...  
 Regardez bien : une, deux, trois... ah diable !...

## RECETTE CULINAIRE

Voulez-vous relever un peu votre ra-  
 [goût ?  
 Voulez-vous qu'à l'instant votre sauce  
 [se corse ?  
 Mettez-y de l'oignon, cela donne du  
 [goût !  
 L'oignon fait la force.

Dialogue féminin entendu dans une lo-  
 ge à l'Opéra :

— Comment, vous la trouvez jolie, la  
 petite comtesse ? Une blonde fadasse  
 avec un grand nez, un grand front, une  
 grande bouche !...

— Elle a la bouche un peu grande, c'est  
 vrai, mais si gentiment meublée !...

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prouve  
 qu'elle soit dans ses meubles ?...

Un calfat occupé à badigeonner la quil-  
 le d'un vaisseau avec du goudron chaud.

Un paysan passe avec un âne.

Il s'arrête devant le calfat, — et ne  
 comprenant rien à la besogne :

— Eh ! mon bon, lui dit-il, qu'est-ce  
 que c'est que ça ?

Et il lui montrait le bidon de goudron.

— C'est du goudron, dit le calfat.

— Et pourquoi donc frottes-tu comme  
 ça ce diable de bateau ?

— Ah ! dit le calfat, quand un vaisseau  
 est verni au goudron, il glisse mieux dans  
 l'eau, et ça le fait aller bien plus vite.

— Tiens, dit-il au calfat, regarde mon  
 âne, — combien me prendrais-tu pour le  
 faire aller plus vite en le peignant avec  
 ton vernis ?

— Oh ! répondit le calfat sans rire, —  
 pour toi ce ne serais rien.

— Bonne affaire : alors rends-moi ce  
 service !...

Entre Marseillais et Bordelais :

Marius. — Est-ce qu'il coûté cher le  
 terrain à Bordeaux ?

Condillac. — Ah ! ne m'en parlez pas,  
 500.000 francs le mètre carré.

Marius. — A Marseille, mon bon, la  
 terre est si cher que les femmes les  
 plus huppées commencent à en porter au  
 lieu de bijouterie !

## UN OBLIGEANT CAMARADE



— Ne bouge pas d'un pouce,  
 Alfy, jusqu'à ce qu'on t'ajuste  
 une boule sur l'olfactif ; après, si  
 ça chauffe, y aura un intervalle  
 pour rafraîchissement.

— Pourquoi donc, maman, que grand-  
 père a sur le dos une bosse comme le cha-  
 meau ?

— Parce qu'il a été méchant étant petit.  
 — Alors, pourquoi que tu n'en as pas,  
 toi ?

A penser avant d'agir, on sauve son  
 temps et son argent.



BETHLÉEM — Les sculpteurs de nacre



## UN OPTIMISTE



— Là, ne bougez plus, vous êtes très bien !...

Un petit bonhomme de trois ans avait souvent surveillé, avec beaucoup d'intérêt, son grand-père, pendant que celui-ci remuait son café, avec la cuillère, avant de le boire.

Un soir, pensant que son grand-père avait oublié de le faire, il lui demanda :

— Grand-père, pourquoi qu'tu ne r'montes pas ton café, aujourd'hui ?

Une annonce du *Times* :

Rary B... a quitté la maison paternelle jeudi dernier. Sa famille éplorée la supplie de revenir. Si elle ne le veut absolument pas, qu'elle renvoie au moins la clef de l'armoire qu'elle a emportée par mégarde.

Querelle de ménage :

Lui (*furieux*). — Quand finiras-tu par apprendre que

les rasoirs ne sont pas faits pour tailler les crayons ?

Elle. — Quand toi tu auras appris que les épingles à cheveux ne sont pas faites pour nettoyer les pipes.

## Pas contestable

L'action prompt, énergique et sûre du Baume rhumal n'est pas contestable. C'est à ses propres vertus qu'il doit ses succès constants et toujours croissants. Ne pas oublier à cette saison, qu'il guérit toutes les affections de la poitrine et de la gorge.

## L'AMOUR CHEZ LE DENTISTE



La fille. — Mon Dieu ! Edouard, voici mon père qui arrive.

Edouard. — Que faire ?

La fille. — Il faut demander ma main ou vous faire arracher une dent !...

## PAS BIEN LOIN



— Vous n'irez pas là où c'est dangereux Phil.  
— Je crains d'y être déjà.

Au moment où la reine Elisabeth paraissait plus que jamais décidée à envoyer Marie Stuart à l'échafaud, le comte de Leicester la conjura de ne point risquer une action dont l'infamie pouvait retomber sur elle-même, puisqu'elle était injurieuse à la majesté des têtes couronnées.

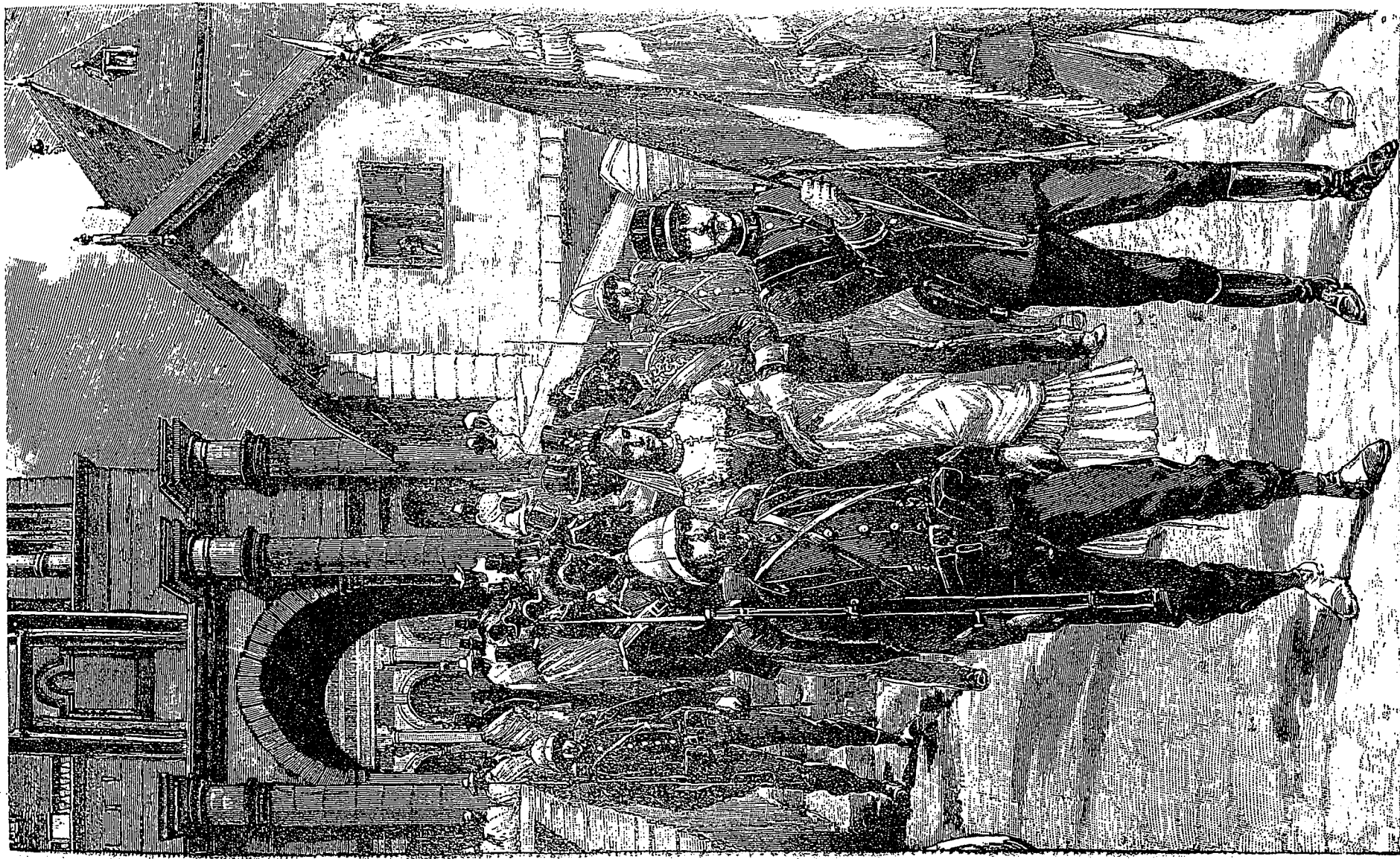
— Mais comment me défaire de cette femme qui, vivante, doit sans cesse troubler mon repos ? s'écria l'implacable Elisabeth.

— En la faisant mourir avec décence, répliqua le cynique courtisan.

— Comment, avec décence ?

— Oui, madame ; au lieu d'un bourreau, que ne lui envoyez-vous un apothicaire ?

La beauté est la fortune des femmes. La fortune est la beauté des hommes.



La reine de Madagascar rendant visite au général Gallieni

## SAUVE QUI PEUT



Les cambrioleurs. — Voilà la police, sauvons-nous ! . .

## TABLEAU VIVANT



Le sergot. — Où diable peuvent-ils être passés ?

## COMEDIE EN 3 ACTES



1er acte  
Il sent qu'il l'aime



2e acte  
Elle lui sourit



3e acte  
Oui, c'est lui qu'elle aime



Le rideau  
tombe

## TROIS ET QUATRE FONT SEPT

Le matelot n'est pas toujours heureux sur les petits bâtiments du commerce. S'il tombe malade, il doit s'en tirer du mieux qu'il peut. Ces bâtiments n'embarquent point de docteurs ; ils ont un coffre à médicaments dont les flacons sont numérotés. Ce coffre est confié au capitaine ou au lieutenant.

Un jour, un marin tombe malade. Le lieutenant alla voir le malheureux, lui demanda ce qu'il ressentait ; puis, consultant le manuel qui servait de complément à la pharmacie portative, il jugea que le malade devait prendre une potion contenue dans le flacon numéro 7.

Il s'aperçut que, malheureusement, ce flacon était vide.

Le lieutenant se trouva fort embarrassé, mais il lui vint une idée lumineuse. Sans hésiter, il composa un médicament en mélangeant à parts égales les produits contenus des flacons no. 3 et no. 4. Trois et quatre, ça fait également sept.

Le patient avala la drogue non sans une grimace.

Le lendemain il était guéri.

Et le lieutenant est persuadé que la médecine n'est pas une science si difficile qu'on le dit, pourvu qu'on sache un peu le calcul.

La flatterie gâte le cœur, comme le sucre gâte les dents,

Un journal américain publiait récemment l'annonce suivante :

« Une jeune demoiselle très riche voudrait épouser un jeune homme de bonne famille. S'il le fallait elle payerait les dettes de son futur mari. Réponse avec photographies aux initiales I. P., au bureau du journal. »

La jeune fille n'était autre qu'un habile tailleur de Montevideo qui, de cette façon, eut bientôt en sa possession les photographies de tous les mauvais payeurs de la ville.

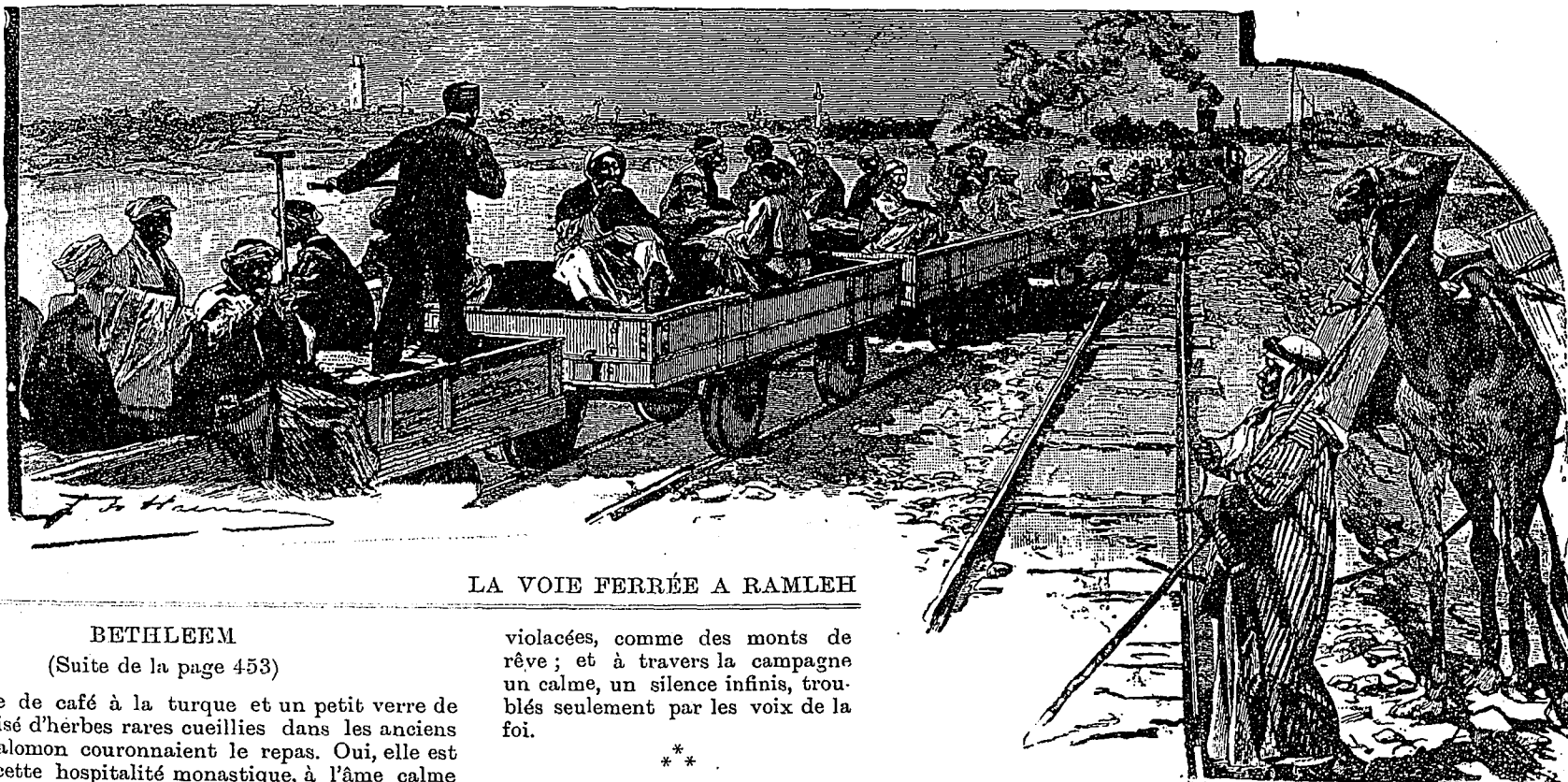
## Le Baume rhumal

Par ses propriétés tonifiantes, par ses vertus curatives et par son action prompte le **Baume rhumal** est le remède qui convient à ceux qui toussent.

Le plus élégant de nos confrères, qui est atrocement chauve, a fait, ces jours derniers, une forte chute en bicyclette.

— Oui, raconte un de ses amis, il est tombé sur un caillou.

— Heureusement, ajoute un des rédacteurs, que ce n'était pas le sien !



LA VOIE FERRÉE A RAMLEH

## BETHLEEM

(Suite de la page 453)

\* Une tasse de café à la turque et un petit verre de *raki* aromatisé d'herbes rares cueillies dans les anciens jardins de Salomon couronnaient le repas. Oui, elle est charmante cette hospitalité monastique, à l'âme calme et fraîche, comme les grands couloirs du couvent. Combien on y travaille aisément !

Dans l'après-midi, le monastère devenait désert, et les religieux se répandaient en promenade autour de Bethléem. Au coucher du soleil tout le monde était rentré, et la communauté se retrouvait sur les toits du couvent, bâtis en terrasses, à la mode orientale. Déambulant bréviaires en mains, ils attendaient l'angelus. Lorsque la cloche tintait, chacun tombait à genoux à la place où il se trouvait.

C'était un beau moment, un grand spectacle fortement émouvant : les robes brunes prosternées, le beau ciel d'orient diapré d'or, d'amarante et de pourpre ; à l'horizon les monts de Moab en lignes incertaines et

violacées, comme des monts de rêve ; et à travers la campagne un calme, un silence infinis, troublés seulement par les voix de la foi.

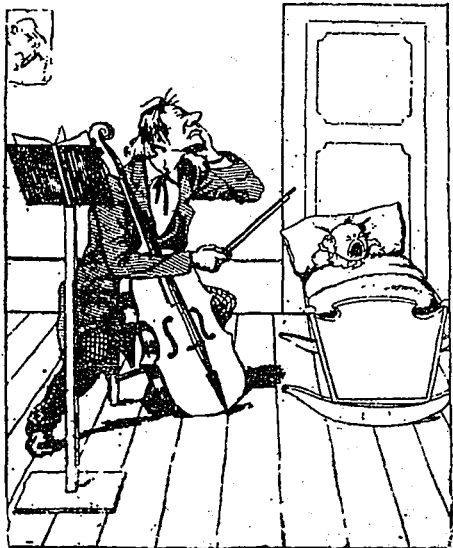
\* \*

Noël est la grande fête de Bethléem. C'est aussi la plus grande fête de la France, protectrice des Lieux-Saints et des catholiques orientaux. Il est difficile, à distance, d'imaginer quelle prépondérance ce protectorat lui donne dans le Levant sur toutes les autres nations, et comment il nous la donne. Cette double difficulté peut seule excuser les attaques périodiques dont ses diplomates sont l'objet dans le parlement et dans la presse pour avoir affirmé ce séculaire héritage de ce pays. Si leurs auteurs savaient combien ils font tort au prestige de la France, quelle joie ils causent aux envieux de sa puissance, et de quelle ridicule eux-mêmes se couvrent au loin, certes ils se tiendraient coi.

Tous les gouvernements qui se sont succédés en France ont revendiqué et maintenu avec la même fermeté ce protectorat. " En 1848, écrit M. Félix Dubois, la Révolution de Février rendit le Saint-Siège quelque peu perplexe. Divers ambassadeurs s'agitèrent à Rome pour faire donner à leur pays le protectorat des Lieux-Saints.

" Le gouvernement républicain s'émut et fit savoir au Vatican que si pour la politique intérieure il se réclamait de la Révolution, pour la politique extérieure il était l'héritier de nos rois et de nos empereurs, de Charlemagne notamment, qui le premier assumait la défense des chrétiens en Orient au nom de la France.

## L'INGENIEUX VIOLONCELLISTE



—Comment arriver à faire taire ce cra-paud-là

Les trahisons de l'enseigne :

Une pension de jeunes filles est voisine d'un charcutier. Et les deux enseignes juxtaposées forment cette phrase :

Pen-ion de jeune demoiselle. A la renommée des bonnes langues.

—Que fait ton fils ?

—Il est attaché à la caisse d'une grande Compagnie.

—Tiens ! on les attache maintenant !

Chez le tailleur :

—Je dois prévenir Monsieur que nous faisons cette année les redingotes un peu justes.

—Tant mieux ! surtout si vos factures suivent la mode.

Ce que déteste le plus le président de la République, ce sont les *Faurebans*, les *Faurecenés* et les *Faurefaits*.

D.—Quelles peuvent être les devises du président de la République ?

R.—Audaces *Fauretuna* juvat.

*Felix* qui potuit rerum cognoscere causas.

Donec eris *Felix* multos numerabis amicos.

La raison de plus *Faure* est toujours la meilleure.

L'union fait la *Faurece*.

Méfie-toi, Felix !

—Tu sais, X... est avocat !

—Allons donc !... Il a plutôt l'air d'un garçon de café !

—C'est un avocat d'office.

## FAIT D'UN ARCHET... DEUX COUPS



— Ah ! j'ai une idée !...

## Si vous toussiez

Si vous toussiez prenez le Baume rhumal, il guérit quand les autres remèdes n'apportent aucun soulagement. C'est un vrai trésor pour ceux qui l'emploient.

## HOROSCOPE

Sans être un insigne prophète,  
Je lis dans votre blanche main  
Que vous ferez perdre la tête  
A notre pauvre genre humain.

On dit que des beautés hautaines  
Subjugaient jadis les lions ;  
Vous, pareille aux grands capitaines,  
Vous dompterez les nations ;

Et charmeresse sans seconde,  
Gantant les gants les plus étroits,  
Vous tiendrez la moitié du monde  
Rien que dans le creux de vos doigts.

FORTUNÉ CALMELS.

Entre académiciens :

—Avez-vous remarqué que beaucoup d'écrivains qui se portent candidats à l'Académie ont, dans leur jeunesse, tapé vertement sur la noble Compagnie ?

—Ce n'est que poli : *ils frappent* avant d'entrer.

Le jour de l'an :

—Grand'mère, je te souhaite une bonne année, mais je ne t'apporte pas de fleurs ; maman m'a dit de garder mon argent pour t'acheter une couronne quand tu mourra.

Une question embarrassante :

—A quoi reconnaîtrais-tu l'âge d'une poule ?

—Aux dents.

—Quelle bêtise ! Les poules n'ont pas de dents.

—Oui ; mais moi, j'en ai.

Chalopin arrive dans un hameau de pêcheurs, au bord de l'Océan.

Il aperçoit un jeune homme élégant, un citadin sans doute, en train de remplir une bouteille d'eau de mer.

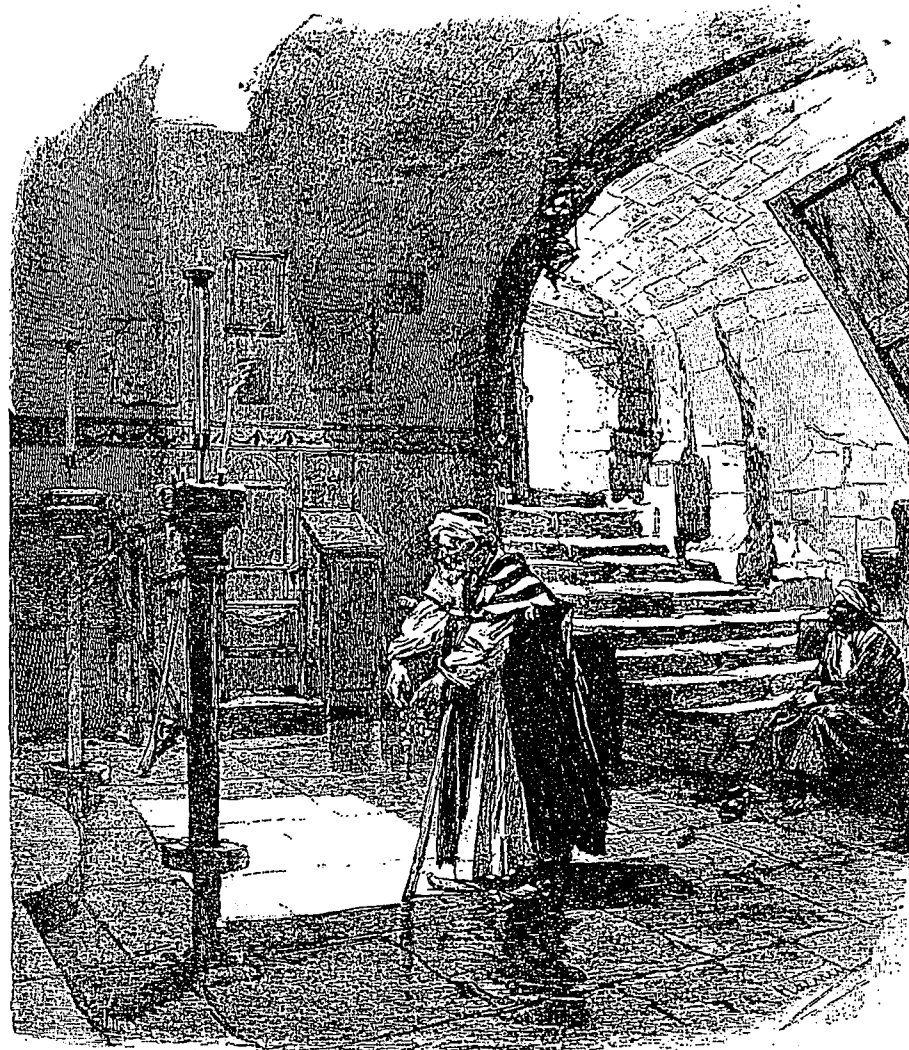
—Qué que vous en voulez faire donc, d'c'te bouteille ?

—C'est pour l'emporter à la ville.

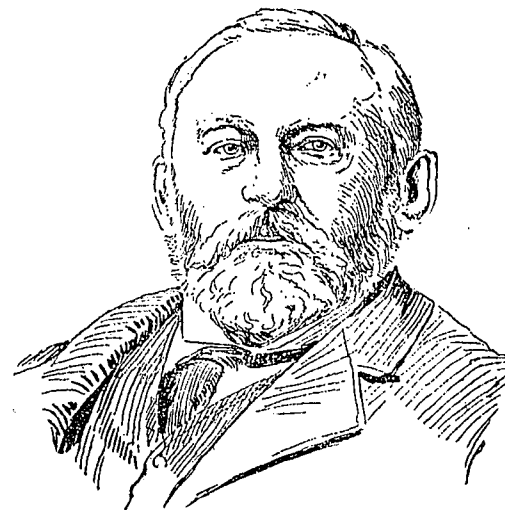
—Alors, faut la remplir qu'à moitié ; quand la mer montera al déborderait.

Docile le jeune homme obéit.





INTERIEUR DE LA GROTTTE DES BERGERS

SIR JOSEPH HICKSON,  
Décédé à Montréal le 4 janvier 1897

## BETHLEEM

(Suite de la page 457)

Depuis, à plusieurs reprises, les grandes puissances nous reconnurent ce privilège, en dernier lieu au congrès de Berlin en 1882.

Les formes extérieures par lesquelles notre protectorat se manifeste en Orient rappellent du reste très curieusement ses origines monarchiques. Le clergé rend au consul de France les honneurs royaux : le vieux cérémonial, réglé par des ordonnances de Louis XV, a été strictement maintenu. A l'occasion de son installation on chante un *Te Deum*.

Dans les processions, à Bethléem, au Saint Sépulcre ou ailleurs, on porte devant notre représentant un coussin de velours bleu de roi sur lequel il s'agenouillera. Aux messes, il a un fauteuil à droite de l'autel dans lequel il se tient entouré de deux janissaires ou *cawas*. On lui doit le salut de deux coups d'encensoirs au commencement et à la fin de l'office.

Ces honneurs ne sont pas seulement les plus grands qui se puissent rendre, mais encore, seul, le consul de France peut en recevoir de semblables. Et cette exclusion s'applique aux princes, aux empereurs de toute nationalité comme aux consuls des autres puissances catholiques.

Tous ceux qui connaissent l'Orient, l'importance qu'on y attache au faste, aux honneurs, savent que ces privilèges ne sont pas de parade uniquement. Ce protectorat permet à chaque instant de rappeler et d'affirmer le nom de la France qui est resté enveloppé du prestige des campagnes de Bonaparte.

## CHACUN PAIE DE SA MONNAIE



— Tu ne dis rien de ma toilette ; tous nos amis m'en ont pourtant fait des compliments.  
— C'est qu'eux, ils paient en compliments, tandis que moi, c'est en argent ! . . .

Un monsieur affairé prend une voiture de place dont le cheval, à l'apparence, lui semble bon.

Mais aussitôt en route, on va un train de tortue. En outre, le cocher montre, dans la manière de choisir son chemin, des hésitations inquiétantes.

— Alors, se dit le monsieur, encore un novice qui remplace sans doute un invalide ! . . . Patientons ! . . .

A la fin, il ne patiente plus, et, la tête hors de la portière :

— Ah ça ! dites donc, est-ce qu'il va falloir que ce soit moi qui monte sur le siège, et vous à l'intérieur ?

Le cocher novice, souriant béatement :

— Je n'osais pas vous le demander.

Un gardien arrête la nuit, sur une route une voiture conduite par un fermier.

— Holà ! lui crie-t-il, vous ne savez donc pas qu'il est défendu de voyager la nuit sans lanterne !

— Si, mais cela ne servirait à rien ; mon cheval est aveugle !”

Dans une école américaine :

— Quel est le premier homme ?

— Washington.

— Mais non, mon petit ami, c'est Adam.

— Oh ! si vous comptez les étrangers !”

Mme de Sévigné, parlant des *Fables* de La Fontaine, disait :

— C'est comme un panier de cerises ; on choisit les plus belles — et il n'en reste plus ?

Guibollard examinant dans un miroir son crâne reluisant comme une bille de billard.

— Et on appelle ça un cuir chevelu !!!

Oh ! retrouver son cœur de vingt ans pour en souffrir.

Orphée pinçait de la lyre ; — le sergent de ville pince les filous ; — le cambrioleur pince les serrures ; — la coquette pince sa taille ; — et mon propriétaire pince tout ce qu'il peut. Il me disait, l'autre soir, ce digne homme, qu'il était plus facile de toucher du piano que ses loyers.

— Quand un homme de soixante ans a un enfant, de quel sexe est-il ?

— Du sex . . . agénaire, parbleu !

Savoir écouter est donné à bien peu de gens.

Un auteur dramatique de cinquième ordre a la rage de monter dans les salles de théâtre les jours de première représentation.

Cri d'un spectateur peu content :

— Eh ! retire-toi donc, animal ! Est-ce que ce n'est pas assez de nous faire voir tes pièces ?

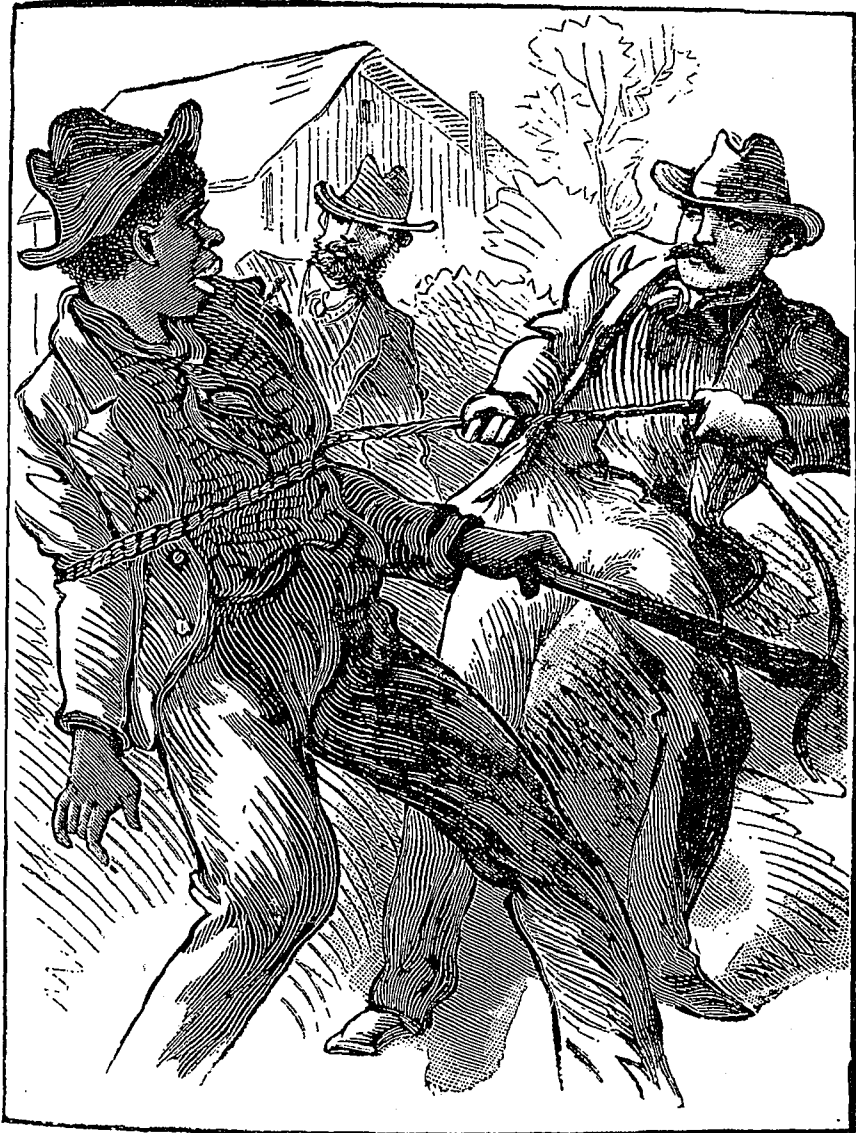
Un farceur britannique, du nom de Foot, dit un jour à ses amis que, dans le temps de sa prospérité, il avait eu des fusils excellents.

— En quoi donc étaient-ils si merveilleux ? lui demanda l'un d'eux.

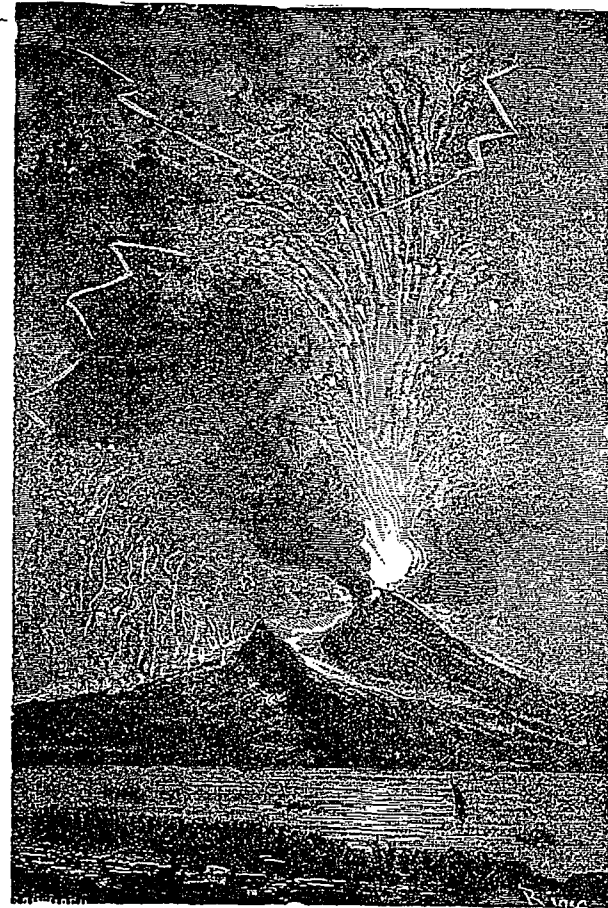
— C'est qu'ils portaient aussitôt qu'il entraient des voleurs chez moi, quoiqu'ils ne fussent pas chargés.

— Et comment cela ?

— Parce que les voleurs les emportaient avec eux.



Un nègre pris au lasso.



UNE ERUPTION DU COTOPAXI  
Volcan de la république de l'Equateur

Un nègre, maintenant incarcéré dans la prison de Jeffersonville, a été arrêté d'une façon assez originale par le "marshal" Sharp, de Charleston. Ce noir, qu'on suppose atteint de folie, avait un gourdin avec lequel il assommait tous ceux qui l'approchaient. Le connétable Sharp opéra sa capture au lasso, comme s'il se fut agi d'une bête sauvage des prairies.



S. G. MGR EDOUARD-CHARLES FABRE, Archevêque de Montréal, décédé le 30 décembre 1896.

[ D'après une photographie de Laprés et Lavergne ]

Mgr Fabre naquit à Montréal, le 28 février 1827, de Edouard-Raymond Fabre et de Luce Perreault, de la même ville. L'illustre défunt étudia d'abord à Saint-Hyacinthe, puis en France, au séminaire d'Issy, près Paris. Ordonné prêtre à Montréal, en 1850, par Mgr Prince, il fut nommé chanoine titulaire en 1855, à 28 ans, et prit résidence à l'évêché. Le chanoine Fabre fut nommé évêque de Grantonopolis en 1873 et coadjuteur de Mgr Bourget, auquel il succéda en 1876. En 1886, le 8 juin, l'évêché était érigé en archevêché et Mgr Fabre recevait le *pallium* le 27 juillet suivant.





L'ARRESTATION DES DÉSERTEURS



# HISTOIRE POPULAIRE

DE

# NAPOLEON 1<sup>ER</sup>

Racontée par un Vieux Soldat.

## CHAPITRE XXXVII

1813

Tout favorise cette erreur. Dès cinq heures du matin, le duc de Reggio, à notre extrême droite, attaque vivement les positions de Miloradowitch, en avant du camp d'Hochkirch. Aussitôt le général russe précipite toutes ses troupes sur le 12<sup>e</sup> corps, avec une telle impétuosité, que le duc de Reggio est rejeté au delà de Ridowitz, en arrière de son point de départ.

Le duc de Tarente, craignant que la division Gérard, qui lie les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> corps, ne soit compromise par la retraite du 12<sup>e</sup>, lui envoie l'ordre de se retirer. Mais Gérard a vu le péril de notre droite ; il demande, au contraire, une brigade de plus au duc de Tarente, et tente avec tant d'audace et d'habileté une attaque commencée sous ses yeux par le brave colonel Labédoyère, commandant le 112<sup>e</sup> régiment, que, deux heures après, la division Gérard avait repris les positions du 12<sup>e</sup> corps.

Pendant que ce succès important rétablissait l'offensive contre la gauche de l'armée aînée, et l'empêchait de se dégarnir pour aller au secours de sa droite, le prince de la Moskowa forçait les Russes de Barclai de Tolly au village de Klix, passait la Sprée, chassait l'ennemi de Molschwitz, tandis que Lauriston le renversait des hauteurs de Gottameld, et poursuivant Barclai à Glein, lui enlevait encore cette quatrième position.

Ce fut sur le mamelon de Glein que le maréchal reçut, à dix heures, un billet au crayon, par lequel l'Empereur lui prescrivait de se porter à onze heures sur Preititz. Dans l'intervalle, il ordonna à Souham d'entrer à Preititz : il était trop tard. Barclai avait rétrogradé en bon ordre sur Baruth et Rachel. Kleist était arrivé à son secours. Souham se trouva entre deux feux ; sa di-



Un chasseur de l'escorte est tué à quelques pas de Napoléon.

vision se débanda et perdit beaucoup de monde.

Enfin Reynier parut vers une heure à Klix, avec le 7<sup>e</sup> corps, et dans le même moment Lauriston avec le 5<sup>e</sup>, marchait de Gattameld sur Baruth. Alors le maréchal força Preititz avec trois divisions ; mais tout à coup pris en flanc par l'artillerie que Blücher faisait descendre de Klein-Bautzen, égaré par l'erreur du combat, Ney, au lieu d'avancer à gauche, gravit sur la droite les hauteurs qui dominant Klein-Bautzen.

Ainsi fut manquée cette grande manœuvre, qui devait couper la retraite aux alliés.

Cependant Napoléon, s'apercevant que le prince de la Moskowa faisait peu de progrès combina, pour y suppléer, de nouveaux efforts sur le centre de Blücher. Il était une heure. La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, pouvait se porter sur la gauche et sur la droite, selon les vicissitudes de la journée. Le maréchal Soult, à la tête du 4<sup>e</sup> corps, attaqua vivement les Prussiens de Ziethen, et leur enleva Doberchütz et Plisskowitz.

Placé tout à coup entre le mouvement du prince de la Moskowa et celui du duc de Dalmatie, le comte de Wittgenstein vit bien que, pour avoir raison du maréchal Ney, il n'avait d'autre ressource que d'arrêter le

maréchal Soult. Mais de son côté, Napoléon sentit que le moment de gagner la bataille était arrivé, et il se mit à la tête de la garde.

La cavalerie du général Latour-Maubourg et une réserve d'artillerie marchaient sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, devant le centre de l'armée russe ; enfin le mamelon de Kreckwitz, dont les alliés faisaient leur point d'appui, et où le maréchal Blücher croyait pouvoir braver tous nos efforts, fut emporté par la division Morand et par la division wurtembergeoise, malgré la résistance des gardes prussiennes que Blücher rappela de Preititz,

Le général Devaux établit sur ces hauteurs une batterie de la garde. Les généraux d'artillerie Dulauloy et Drouot se portèrent en avant avec soixante pièces de réserve, tandis que la jeune garde, aux ordres du duc de Trévise, si aguerrie par le combat terrible de Kaya, se précipitait sur Litten et en chassait Yorck. Débordé sur sa gauche, attaqué de front, pris à revers par les trois maréchaux, Blücher s'était retiré sur Burschwitz.

Le général en chef Wittgenstein, ayant été obligé de dégarnir sa droite, afin de parer à la nouvelle attaque que dirigeait l'Empereur en personne, le prince de la Moskowa avait profité de ce mouvement pour marcher



La princesse Pauline Bonaparte

#### EXECUTION D'UN CONDAMNÉ PAR UN ELEPHANT

Le supplice de l'éléphant, dont la gravure (page 449) donnera une idée au lecteur, était en usage à la cour des Rajahs de l'Inde. C'est une mort horrible. On lie les pieds et les mains du condamné, puis, après lui avoir passé une corde autour de la ceinture, on l'attache à l'un des pieds de derrière de l'éléphant bourreau, qu'on lance ensuite au grand trot à travers les rues. Dans le cas où, après avoir traversé la ville, il respire encore, on lui place la tête sur une pierre et l'éléphant la lui écrase sous son énorme pied.

en avant. Il avait repris Preititz ; maître du village de Prussig, il avait débordé les alliés, et s'avancait sur Wurschen. Le comte de Wittgenstein, voyant sa droite tournée, ordonna la retraite.

Le général Barclai de Tolly se retira par Grœdlitz sur Weisseberg, ainsi que l'aile droite, toute composée de Prussiens, et l'aile gauche, ou l'armée russe, sur Hochkirch et Lobau.

Trente mille hommes payèrent de leur sang la défense et l'attaque des retranchements, désormais inutiles, de Bautzen et d'Hochkirch : douze mille du côté des Français, dix-huit mille du côté des alliés.

Ainsi s'accomplit la prophétie annoncée le matin par Napoléon à son armée. La bataille s'engagea à une heure après midi, et, selon sa prédiction, elle fut gagnée à trois heures ; mais nous manquions, comme à Lutzen, d'une cavalerie assez nombreuse pour tirer parti de notre victoire.

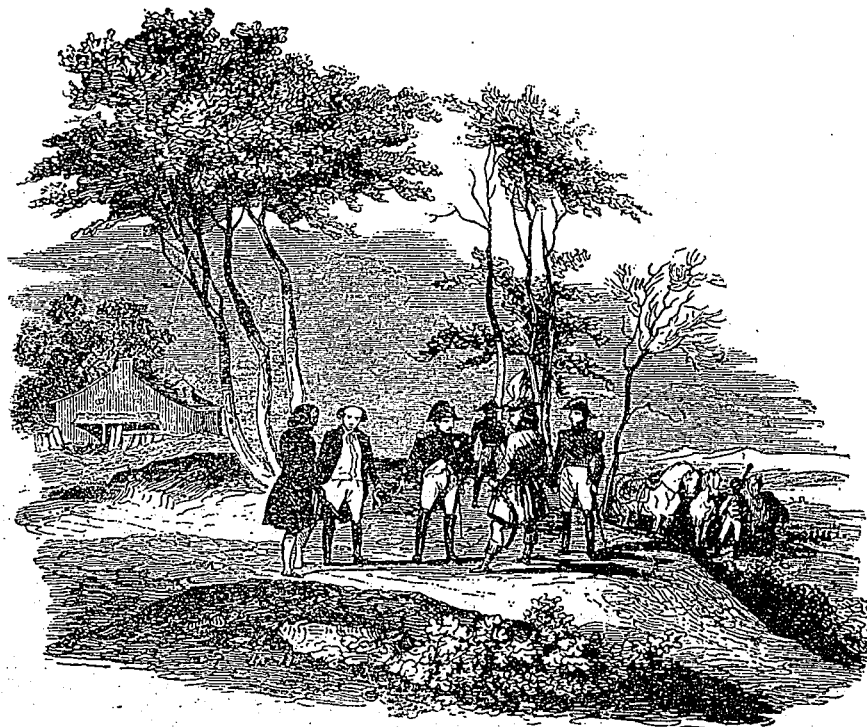
Cependant un parlementaire se présente au quartier impérial, porteur d'une lettre pour le duc de Vicence. Cette lettre était de la veille, et était accompagnée d'un billet du jour même. La lettre, qui, disait le billet, n'avait pas été expédiée la veille à cause de la bataille déjà engagée, était la réponse de M. de Nesselrode à la démarche du 18 ; il déclarait que l'empereur de Russie ne pouvait recevoir les propositions que par l'intermédiaire du médiateur.

Ainsi le vaincu, le troisième jour de sa défaite, imposait à Napoléon le joug autrichien ! Il ne restait donc à l'Empereur que la ressource de vaincre. Et plût à Dieu qu'il n'eût cherché d'autre intermédiaire que son armée !

Une grande pensée couronna la journée de Bautzen. Profondément ému des preuves de dévouement de sa jeune armée, frappé d'admiration pour cette guerre de héros qu'avaient faite sous ses yeux des conscrits à peine sortis de leurs dépôts ou du village de leurs pères, il décréta qu'un monument serait érigé sur le Mont-Cenis, et consacrerait à jamais sa reconnaissance envers ses soldats de France et d'Italie.

Le 22 mai, à quatre heures du matin, l'armée s'avanca vers la Silésie par trois chemins différents. A l'aile gauche, le maréchal Victor et le général Sébastiani se dirigent sur Glogau, pour le débloquer. Les maréchaux Macdonald, Marmont et le général Bertrand suivent Wittgenstein sur la route de Schweidnitz. Le maréchal Ney s'avance sur celle de Breslau.

L'Empereur se met lui-même à la poursuite des alliés



Napoléon auprès de la maison où Duroc est mort

avec la cavalerie de la garde, celle du général Latour-Maubourg et une partie de son infanterie ; il marcha toute la journée à la tête de l'avant-garde ; on arriva sans obstacle à Weisseberg. Plus loin, l'infanterie saxonne du général Reynier dut aborder les hauteurs en arrière de Reichenbach, où le général Miloradowich, commandant l'arrière-garde ennemie, s'était arrêté pour protéger la retraite des souverains, qui avaient couché à Lowemberg.

L'attaque, d'abord repoussée par l'ennemi, quoique combinée des deux côtés, réussit enfin, grâce aux efforts de la cavalerie sous les ordres des généraux Lefebvre-Desnouettes et Colbert, et aux cuirassiers de Latour-Maubourg ; malheureusement elle coûta la vie au géné-

ral de division comte Bruyères, l'un des officiers les plus distingués de l'armée et l'un des vétérans de l'Italie.

Dans le même instant, et au milieu du feu le plus vif, un chasseur de l'escorte est tué à quelques pas ; Napoléon, qui le voit tomber presque sous les pieds de son cheval, dit au duc de Frioul : "Duroc, la Fortune nous en veut bien aujourd'hui." La Fortune allait frapper un autre coup.

Au lieu de s'arrêter à Reichenbach avec le quartier général, Napoléon, apprenant que l'ennemi tenait encore du côté de Makersdorf, rejoint son avant-garde et ordonne un mouvement sur la ville de Gorkitz, où il espérait passer la nuit. Tout à coup, comme on descendait rapidement le chemin creux du village pour se



porter sur une hauteur voisine, un boulet perdu ricoche contre un arbre, tue roide le général du génie Kirgener, et ouvre le bas-ventre au grand maréchal Duroc.

L'Empereur était lancé au galop et gravissait la hauteur, quand un aide-de camp d'Oudinot vint lui annoncer la mort du duc de Frioul. "*Ce n'est pas possible !*" dit Napoléon, *je lui parlais tout à l'heure.*" En ce moment le colonel Gourgaud, premier officier d'ordonnance, vint rendre compte à l'Empereur du mouvement que le prince de la Moskowa avait dû exécuter sur Gorlitz, ajoutant que l'ennemi ne présentait plus qu'une faible arrière-garde.

Mais, sans lui répondre, Napoléon revint sur ses pas, et, suivi des ducs de Dalmatie et de Vicence, alla voir le grand maréchal, près duquel étaient réunis les docteurs Larrey et Yvan, et quelques officiers de santé.

Napoléon, en arrivant près de lui, le trouva avec toute sa connaissance, et montrant le plus grand sang-froid. Le duc serra la main de l'Empereur, qu'il porta sur ses lèvres. "Toute ma vie, lui dit-il, a été consacrée à votre service, et je ne la regrette que pour l'utilité dont elle pourrait vous être encore. — Duroc, lui dit l'Empereur, il est une autre vie ; c'est là que vous irez m'attendre et que nous nous retrouverons un jour. — Oui, Sire ; mais ce sera dans trente ans, lorsque vous aurez triomphé de vos ennemis, et réalisé toutes les espérances de notre patrie. J'ai vécu en honnête homme, je ne me reproche rien. Je laisse une fille, Votre Majesté lui servira de père."

L'Empereur, serrant de la main droite le grand maréchal, resta un quart d'heure, la tête appuyée sur la main gauche, dans le plus profond silence. Le grand maréchal rompit le premier ce silence : "Ah ! Sire, allez-vous en ce spectacle vous peine."

L'Empereur, s'appuyant sur le duc de Dalmatie et sur le grand écuyer, se retira sans pouvoir dire au duc de Frioul autre chose que ces mots : "*Adieu donc, mon ami !*" Napoléon ne quittait le lit du mourant que pour veiller sur l'armée ; mais il n'en était pas moins pénétré de la plus vive douleur !

Cette douleur était juste ; en effet, il perdait dans Duroc non-seulement un compagnon d'armes, mais encore un de ces amis sûrs et dévoués auxquels on peut tout confier, et qui ont acquis le droit de dire la vérité tout entière. Convaincu de l'étendue de cette perte, et afin

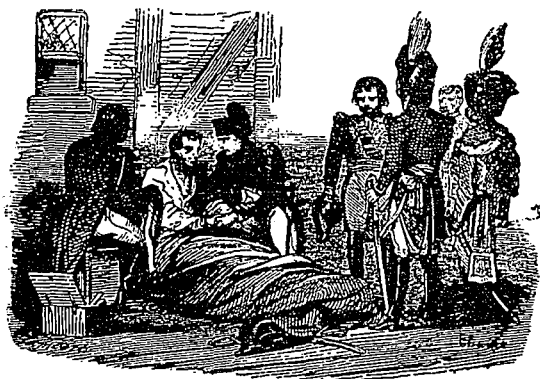
d'éterniser le souvenir de leur amitié, il ordonna que le corps du grand maréchal fût transporté à Paris, dans l'église des Invalides, pour y recevoir les honneurs funèbres.

(A suivre)

### M. DE SAINT-SIMON

L'invasion du Portugal, qui avait eu lieu précédemment par les troupes françaises, n'était qu'un acheminement à la conquête d'Espagne, où régnait Charles IV, tiraillé par deux pouvoirs opposés, le favori Godoy et le prince des Asturies, Ferdinand.

Offusqué d'un armement maladroit fait par Godoy au



Napoléon au chevet du maréchal Duroc, mortellement blessé.

moment de la guerre de Prusse, Napoléon n'avait jeté qu'un regard sur l'Espagne, regard rapide et inaperçu, mais qui lui avait suffi cependant pour y voir un trône à prendre. Aussi, à peine en possession du Portugal, ses troupes pénétrèrent dans la Péninsule.

Sur ces entrefaites, une révolte éclata contre le ministère, et le prince des Asturies fut proclamé roi, sous le nom de Ferdinand VII, à la place de son père : c'était tout ce que demandait Napoléon.

Madrid avait été évacuée par les troupes françaises, et Joseph Bonaparte s'était retiré à Burgos pour y attendre des secours de son frère. A la nouvelle de cet événement, Napoléon avait jugé parfaitement de la gravité des circonstances ; son intention était de frapper

l'Espagne de terreur par un de ces coups qu'il savait porter si à propos.

La garde impériale traversa la France en poste et lui-même, franchissant les Pyrénées, s'avança à pas de géant, en refoulant devant lui tout ce qui s'opposait à son passage. Les Espagnols succombèrent, et nos soldats, franchissant des monceaux de cadavres, enlevèrent la position de Retiro, après la lutte la plus acharnée dont l'histoire de nos guerres dans la Péninsule fasse mention. C'en était fait de la ville de Madrid sans Napoléon, qui fit proposer aux autorités locales une capitulation que celles-ci s'empressèrent d'accepter pour éviter le plus grand des malheurs, la destruction. Parmi les noms que l'Empereur lut au bas de cette capitulation, il remarqua celui du marquis de Saint-Simon.

— Cet officier-général est Français, dit-il au prince de Neufchâtel ; il a porté les armes contre sa patrie : qu'il soit arrêté, jugé et exécuté selon toute la rigueur de nos lois militaires. Je défends à qui que ce soit d'intercéder en sa faveur.

A un ordre si formel il n'y avait rien à répondre. Berthier se rendit chez le général Belliard, qui venait d'être nommé gouverneur de Madrid, et lui transmit l'ordre qu'il avait reçu ; Belliard fit valoir quelques considérations en faveur du marquis ; il invoqua la capitulation qui avait été ratifiée ; le prince de Neufchâtel se borna à lui répondre d'un air consterné :

— L'Empereur le veut ainsi.

Il n'y avait plus qu'à obéir. A onze heures du soir, un conseil de guerre est convoqué, et M. de Saint-Simon, qui avait été amené à l'état-major, paraît bientôt devant ses juges. C'était un vieillard plus que septuagénaire ; sa figure était calme, son langage plein de dignité ; il ne lui avait fallu qu'un instant pour se faire des amis de tous les officiers qui l'entouraient.

Malgré la noblesse de son langage, le tribunal, pensant que M. de Saint-Simon, par le seul fait de sa radiation de la liste des émigrés, n'avait pu perdre la qualité de Français, même après son refus de prêter serment aux constitutions de l'Europe, crut devoir lui faire l'application de la loi, et la peine de mort fut prononcée à l'unanimité.

A cette nouvelle, la fermeté du marquis ne se démentit pas ; à voir sa belle figure et l'air abattu de ses juges, on eût dit que les rôles avaient changé.

Cependant mademoiselle de Saint-Simon, en apprenant l'arrestation de son père, était accourue à l'état-major pour savoir le motif de cette mesure sévère. Elle

était assise au milieu des officiers auxquels elle avait su commander le respect et l'intérêt. Ceux-ci lui prodiguaient des consolations et s'efforçaient de faire naître dans cette âme angélique un espoir qu'ils étaient loin de partager ; mais quand la condamnation de son père fut connue, quoiqu'on évitât de lui laisser pressentir ce triste dénouement, elle comprit aux figures attristées des officiers qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Elle allait les interroger, lorsque le général Belliard entra dans le salon pour demander l'aide-de-camp de service. Aussitôt mademoiselle de Saint-Simon s'élança vers lui, et lui saisissant le bras :



Un boulet perdu tue le général Kirgener.

— Général, lui demande-t-elle d'une voix tremblante, où est mon père ? qu'est-il devenu ? quel crime peut-il avoir commis ? Menez-moi vers lui, je vous en conjure !

Belliard hésite à lui dire toute la vérité ; mais enfin, vaincu par les instances de la jeune fille, il lui répond, en cherchant à maîtriser l'émotion qu'il éprouve :

— Eh bien ! oui, mademoiselle, il faut l'avouer, M. de Saint-Simon vient d'être condamné pour avoir porté les armes contre l'armée française, contre sa patrie ; mais, croyez-moi, tout espoir de le sauver n'est pas perdu.

— Ah ! Monsieur, s'écrie-t-elle, en proie au plus violent désespoir, sauvez mon père ! sauvez-le, ou je meurs avec lui !

— Hélas ! ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir. Cependant, dussé-je encourir toute la colère



de l'Empereur, je vous aiderai à obtenir la grâce de votre père. Malgré les ordres que j'ai reçus à son égard, je vais ordonner que l'exécution de l'arrêt soit suspendue ; mais il vous faut monter sur-le-champ en voiture avec un de nos officiers, et tâchez d'arriver jusqu'à l'Empereur, qui doit passer la revue de sa garde à la pointe du jour. Partez, Mademoiselle ; le ciel et votre piété filiale feront le reste.

Puis Belliard appelle un capitaine d'état-major.

— Monsieur Rastoul, lui dit-il, vous allez monter dans ma voiture avec Mademoiselle de Saint-Simon ; vous vous rendrez à Chamartin, où la garde doit être en ce moment. Tuez mes chevaux, s'il le faut, mais faites en sorte d'arriver avant que l'Empereur ait achevé son inspection. Il vous faudra percer jusqu'à lui, entendez-vous bien, pour que Mademoiselle, que je confie à votre honneur, puisse lui parler. Allez, monsieur, vous n'avez pas une minute à perdre ; il s'agit de la vie d'un homme !

On part, et on arrive au moment où Napoléon passait devant la dernière ligne de ses grenadiers. Mademoiselle de Saint-Simon s'élança hors de la voiture, court au hasard, car le capitaine Rastoul n'avait pu l'accompagner jusqu'au lieu où se trouvait Napoléon. Fort heureusement, elle rencontra le capitaine Duchaud, depuis lieutenant-général d'artillerie et alors officier d'ordonnance de l'Empereur, qui prit sur lui de la conduire à Napoléon. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle se précipita à l'étrier de son cheval, et tombe sur ses genoux, après s'être écriée d'une voix déchirante :

— Grâce ! Sire, grâce !

Napoléon s'arrête, tourne la tête, et, fronçant le sourcil, demande d'un geste d'humeur :

— Quelle est cette jeune fille ! que veut-elle ?

— Sire, je suis la fille du marquis de Saint-Simon, condamné à mort cette nuit

— J'avais donné des ordres ! dit l'Empereur d'une voix terrible.

Mais Napoléon avait jeté les yeux sur mademoiselle de Saint-Simon, étendue presque sans mouvement aux pieds de son cheval, et tout aussitôt son regard s'était adouci ; il avait fait un geste de bienveillante pitié, en disant de cette voix brève qui lui était habituelle dans les occasions de ce genre :

— Messieurs, qu'on ait le plus grand soin de mademoiselle de Saint-Simon, et qu'on lui dise que la peine de son père est commuée.

Puis il avait imprimé à son cheval un léger mouve-

ment et s'était éloigné lentement, mais non sans retourner la tête pour s'assurer que ses ordres étaient ponctuellement exécutés.

En effet, la sentence de mort du marquis fut changée en une détention dans la citadelle de Besançon. Là, le dévouement de sa fille fut admirable : elle avait obtenu la faveur d'être renfermée avec son père, renonçant ainsi au monde et aux partis brillants qui s'étaient déjà offerts pour elle.

Lorsque les événements politiques de 1814 vinrent rendre la liberté à M. de Saint-Simon, celui-ci, toujours accompagné par cette ange gardien de sa vieillesse, retourna à Madrid, où il mourut bientôt après.

Avec 1815 arrivèrent les mauvais jours. Le général Belliard, accusé et incarcéré à son tour, dut à la reconnaissance de la famille du marquis de Saint-Simon les consolations qu'il reçut dans sa prison.

### M. LE DUC DE CHAMPAGNY

L'armistice de Znaim une fois conclu, des plénipotentiaires avaient été nommés pour traiter définitivement de la paix.

Le débat fut long. M. de Champagny arrachait million à million. En homme habile, il arriva jusqu'à quatre-vingt-cinq. Vers les trois heures de la nuit, tous les points étaient réglés.

M. de la Benadière, alors chef de la première division au ministère des affaires étrangères, qui avait accompagné le ministre, fut appelé pour expédier les deux copies du traité, qui étaient signées à cinq heures, et à six, M. de Champagny était de retour à Schönbrunn.

Napoléon le vit entrer dans son cabinet avec un sentiment d'inquiétude.

— Eh bien ! qu'avez-vous fait cette nuit ? demanda-t-il.

— La paix, Sire.

— Et le traité est signé ?

— Oui, Sire : le voilà !

A cette vue la figure de Napoléon s'épanouit.

— Ah ! ah ! voyons donc ce traité !

M. de Champagny lui en fit la lecture.

— Quoi ! quatre-vingt-cinq millions, lorsque j'étais disposé à me contenter de soixante quinze ! Cela est très-bien, monsieur le duc.

Et chaque article que lui lisait le ministre obtenait le suffrage de Napoléon, qui manifestait sa joie en se frottant les mains.

Cette lecture achevée, Napoléon prit le papier des mains du ministre, le replia, puis le mettant dans la poche du pan de son habit, se promena diagonalement sans dire mot.

Enfin, se retournant vivement :

— Monsieur le duc, dit-il, voilà un bon traité : je suis très-satisfait. Allez vous reposer : vous devez en avoir besoin.

Et, lui faisant de la main un signe amical, il ajouta :

— A demain !

C'était bien rarement qu'il arrivait à l'Empereur d'exprimer ainsi son approbation.

### DÉPART DE SCHÖNBRUNN

Le matin du 17 octobre 1809, Napoléon donna une dernière audience à tout ce que l'armée comptait de notabilités. Il venait de faire signe au général Lamarque de venir lui parler, lorsqu'il aperçut dans le salon de service un baron autrichien qui chaque soir était venu assidûment lui faire sa cour. N'étant pas accoutumé à voir ce personnage au palais dans la journée, Napoléon s'avança vers lui en lui disant d'un ton gai :

— Ah ! ah ! bonjour, monsieur le baron ; je suis bien aise de vous voir ce matin . . . Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? que disent les habitants de Vienne ?

— Sire, ils sont pénétrés d'admiration pour Votre Majesté, et chacun d'eux a vu dans le soldat français qu'il a eu à loger un protecteur de plus.

A ces mots, l'Empereur fit une grimace. Peut-être allait-il répondre un peu brusquement à cette flagorneurie, lorsque le maréchal Bessière parut à l'extrémité du salon. Napoléon quitta précipitamment le baron allemand, alla au-devant du brave maréchal, dont la vue sembla lui rendre sa belle humeur ; il le félicita sur sa santé, et prenant une de ses mains dans les siennes, il lui demanda aussi ce que disaient les Viennois.

— Ma foi, Sire, répond Bessière, pour parler franchement à Votre Majesté, il nous donnent à tous les diables du matin au soir !

— Ceci me paraît plus croyable, répliqua l'Empereur en jetant un regard moqueur sur le baron allemand, qui s'inclina ; il ne faut pas s'abuser ; je n'écoutes pas ces faiseurs d'histoires, moi : je sais à quoi m'en tenir sur leurs contes et sur leur compte.

Et après avoir ri avec tous les assistants de ce mauvais jeu de mots, Napoléon leva l'audience et quitta Schönbrunn, où il était depuis le 14 juillet, pour se rendre à Strasbourg.

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

Le récit est continué par Eliza Michelson,  
femme de charge à Blackwater-Park.

## II

N'ayant reçu ce matin-là aucune nouvelle de miss Halcombe, elle s'en inquiétait quelque peu. Je pensai qu'il y avait là, de la part de mistress Rubelle, un semblant de négligence tout à fait blâmable ; mais je n'en dis rien, et demeurai près de lady Glyde afin de l'aider à s'habiller. Quand elle fut prête, nous sortîmes ensemble de sa chambre pour nous rendre auprès de miss Halcombe.

Dans le couloir, nous fûmes arrêtées par sir Percival qui, fort à l'improviste, se montra devant nous. Il semblait s'être mis là tout exprès pour nous guetter.

— Où donc allez-vous ? dit-il à lady Glyde.

— Chez Marian, répondit elle.

— Je puis vous épargner un désappointement, reprit sir Percival, en vous apprenant tout de suite que vous ne la trouverez pas dans sa chambre.

— Je ne l'y trouverai pas ?...

— Non. Elle a quitté le château, hier matin, en compagnie de Fosco et de sa femme....

Lady Glyde n'était pas assez forte pour supporter une pareille surprise. Elle devint d'une pâleur effrayante ; et, s'adosant au mur, regarda son mari dans un silence de mort.

J'étais si étonnée moi-même, que je trouvai à peine un mot à dire. Je de-

mandai à sir Percival si réellement il affirmait que miss Halcombe eût quitté Blackwater-Park.

— Je l'affirme très-positivement, répondit-il.

— Dans l'état où elle est, sir Percival ? Avant qu'il pût répondre, milady s'était un peu remise, et prit la parole :

Impossible ! s'écria-t-elle, avec l'accent de la terreur ; puis cessant de s'appuyer au mur et faisant un ou deux pas en avant : — Où était le docteur ? où était M. Dawson, quand Marian est partie ?

— M. Dawson n'était pas ici, et nous n'avions que faire de M. Dawson, dit sir Percival ; c'est de lui-même qu'il est parti, ce qui suffit bien pour prouver qu'elle était de force à se mettre en route. Quels grands yeux vous faites !. Si vous ne la croyez pas partie, voyez-y vous-même. Ouvrez la porte de sa chambre, ouvrez même toutes les autres, si cela peut vous convenir....

Elle le prit au mot, et je la suivis. Il n'y avait, dans la chambre de miss Halcombe, personne autre que Margaret Porcher, occupée à tout remettre en ordre. Il n'y avait personne dans les chambres d'amis, personne dans les cabinets de toilette que nous explorâmes ensuite. Sir Percival, cependant, nous attendait toujours dans le corridor. Au moment de quitter la dernière pièce que nous eussions examinée : — Ne vous en allez pas, mistress Michelson ! me dit tout bas lady Glyde, ne m'abandonnez pas, pour l'amour de Dieu !... Et, avant que j'eusse pu répondre un seul mot, elle était déjà dans le corridor, interpellant son mari.

— Qu'est-ce que cela signifie, sir Percival ? J'exige.... c'est-à-dire, je vous demande, je vous prie de m'apprendre ce que cela veut dire !

— Cela veut dire, répliqua-t-il, que miss Halcombe s'est trouvée assez forte, hier matin, pour se lever et se faire habiller ; cela veut dire qu'elle a voulu profiter de

ce que Fosco se rendait à Londres pour y aller, elle aussi.

— Londres ?

— Oui... et de là gagner Limmeridge...

Lady Glyde se tourna vers moi.

— Vous avez vu en dernier lieu miss Halcombe, me dit-elle. Dites-le moi positivement mistress Michelson, vous semblait-elle en état d'entreprendre un voyage ?

— Non, milady, du moins autant que j'en puis juger....

Sir Percival, à son tour, m'interpella de même assez brusquement.

— Avant de partir, dit-il, n'avez-vous pas fait remarquer à la garde que miss Halcombe vous paraissait beaucoup mieux, beaucoup plus forte ?

— J'ai certainement fait cette remarque, sir Percival....

A peine avais-je articulé ces mots, il reprit la parole, s'adressant à milady.

— Mettez loyalement dans la balance, lui dit-il, les deux opinions de mistress Michelson, diamétralement contraire l'une à l'autre, et tâchez d'envisager raisonnablement une circonstance toute simple. Si votre sœur n'a pas été assez bien pour qu'on pût la transporter, pensez-vous donc qu'aucun de nous eût hasardé de la laisser partir ? Elle a pour veiller sur elle, trois personnes parfaitement compétentes,

— Fosco, votre tante, et mistress Rubelle qui, tout exprès, est partie avec eux. Ils ont pris hier un compartiment tout entier, et sur l'une des banquettes on a fait un lit pour elle, prévoyant qu'elle pourrait se sentir fatiguée. Aujourd'hui Fosco et mistress Rubelle doivent l'accompagner eux-mêmes dans le Cumberland.

— Pourquoi Marian s'en va-t-elle à Limmeridge ? Pourquoi me laisse-t-elle ici toute seule ? dit Sa Seigneurie, interrompant sir Percival.

— Parce que votre oncle ne veut vous recevoir qu'après avoir conféré avec votre sœur, repartit celui-ci. Avez-vous donc oublié la lettre qu'elle a reçue de lui, tout

au début de sa maladie ?... On vous l'a montrée ; vous l'avez lue de vos yeux, et vous devez vous la rappeler.

— Je me la rappelle.

— En ce cas, pourquoi vous étonnez-vous qu'elle vous ait laissée ici ? Vous désirez retourner à Limmeridge ; elle y est allée pour vous obtenir l'agrément de votre oncle, aux conditions qu'il voudra stipuler....

Les yeux de la pauvre lady Glyde se remplirent de larmes.

— Marian, dit elle, jamais ne m'a quittée sans me faire ses adieux.

— Elle vous les aurait faits de même cette fois-ci, reprit sir Percival, si elle n'avait eu peur et d'elle et de vous. Elle savait que vous tenteriez de la retenir ; elle savait que vous l'affigeriez par vos larmes. Avez-vous encore d'autres objections à me faire ? S'il en est ainsi, vous n'avez qu'à descendre, et vous me questionnez dans la salle à manger... Tous ces tracas me bouleversent. Il me faut un verre de vin.

Là-dessus, tout à coup, il nous quitta.

Pendant tout le cours de cette bizarre conversation, l'attitude de sir Percival avait été tout autre que d'ordinaire. Il semblait, par moments, presque aussi nerveux, presque aussi agité que sa femme elle-même. Je n'aurais jamais supposé qu'il eût une santé si délicate, un sang-froid si faible à ébranler.

Je voulus ramener lady Glyde dans sa chambre, mais tous mes efforts à cet égard demeurèrent inutiles. Elle restait dans le corridor, avec l'air d'une femme dont une panique soudaine a frappé l'esprit.

— Il est arrivé quelque chose à ma sœur ! disait-elle.

— Veuillez vous rappeler, milady, de quelle surprenante énergie miss Halcombe a donné des preuves, lui suggérai-je pour la rassurer. Elle peut bien avoir tenté un effort dont beaucoup d'autres femmes, à sa place, auraient été incapables. J'espère et je crois qu'il ne s'est rien passé de mal. En vérité, c'est ma conviction.

— Il faut que je suive Marian, reprit Sa Seigneurie avec la même physionomie effarouchée. Où elle est allée, il faut que j'aille ; il faut que je m'assure, de mes propres yeux, qu'elle est vivante et se porte bien. Venez, descendons ensemble chez sir Percival.

J'hésitai, je craignais que ma présence ne fût une indiscrétion. J'essayai de remontrer ceci à milady, mais elle ne voulut pas y entendre. Elle s'était cramponnée à moi de manière à me forcer à descendre avec elle, et, de tout le peu de force qui lui restait, elle se tenait encore à moi lorsque j'eus ouvert la porte de la salle à manger.

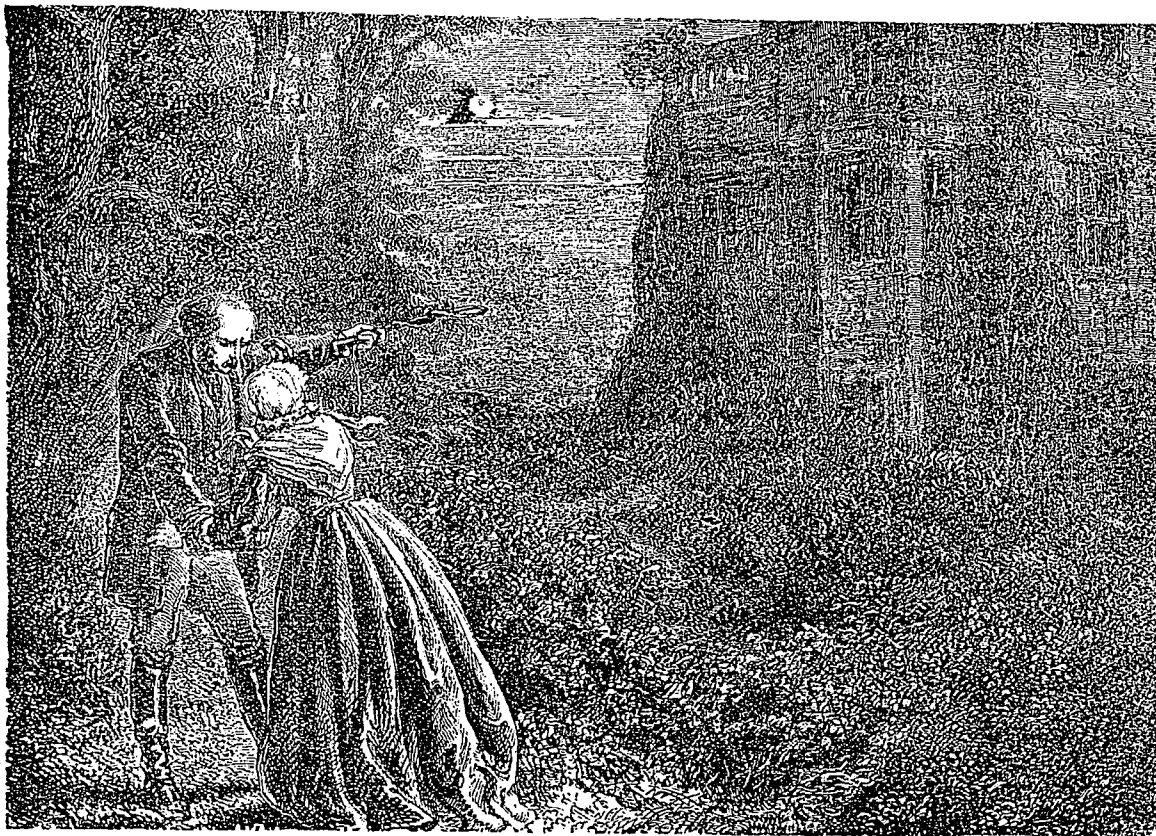
Sir Percival, assis à table, avait devant lui une carafe de vin. Au moment où nous entrâmes, il porta son verre à ses lèvres, et, d'un seul trait, le vida. Voyant qu'il me jetait un regard irrité en le remplaçant sur la table, j'essayai d'excuser ma présence, purement fortuite.

Supposez-vous, par hasard, qu'il y ait ici des secrets ? interrompit-il brusquement ; il n'y en a pas, — il n'y a rien sous jeu, rien qu'on veuille vous cacher à vous ou à personne. . . Après avoir prononcé ces étranges paroles, à voix haute et d'un ton sévère, il se versa un autre verre de vin, et demanda à lady Glyde ce qu'il pouvait faire pour elle.

— Si ma sœur est en état de voyager, je le puis aussi, répondit Milady avec plus de fermeté qu'elle n'en avait encore montré. Je viens vous prier d'avoir égard à l'inquiétude que Marian me donne, et me permettre que je la suive sans retard, par le train même de cette après-midi.

— Vous voudrez bien attendre jusqu'à demain, répliqua sir Percival. Si vous n'apprenez rien, d'ici là, qui modifie vos résolutions, vous serez libre de partir. Comme je ne suppose pas que vous appreniez rien de semblable, je prévientrai Fosco par le courrier de ce soir. . .

Il prononça ces dernières paroles, tenant son verre à la hauteur des bougies,



C'est là, me dit-il, dans les anciennes chambres du temps de la reine Elizabeth. (page 474.)

et regardant le vin que ce verre contenait au lieu de regarder lady Glyde. Par le fait, durant toute cette conversation, il ne dirigea pas une seule fois son regard vers elle. De si singulières façons chez un gentleman de son rang produisirent sur moi, je dois l'avouer, une très-pénible impression.

— Pourquoi donc écrivez-vous au comte Fosco ? lui demanda Milady fort étonnée.

— Pour l'avertir que vous arriverez

par le train de midi, répliqua sir Percival. En débarquant à Londres, vous le trouverez à la station, et il vous mènera passer la nuit chez votre tante, dans sa maison de Saint-John's Wood. . .

La main de lady Glyde, posée sur mon bras, se mit à trembler d'une manière marquée ; — et pourquoi ? je ne pouvais l'imaginer.

— Il n'est pas nécessaire que le comte Fosco vienne m'attendre, dit-elle. Je pré-

férerai ne pas faire halte à Londres pour y coucher.

— Il le faut, cependant. Vous ne pouvez pas faire d'une seule traite votre voyage dans le Cumberland. Il faut passer une nuit à Londres, — et je ne me soucie pas que vous alliez vous installer seule dans un hôtel. Fosco a offert à votre oncle de vous loger à votre passage ; et votre oncle a souscrit à cette proposition. Tenez voici une lettre de lui, à

vous adressée. J'aurais dû vous la faire passer ce matin, mais cela m'est sorti de la tête. Lisez-la, et vous verrez dans quels termes s'explique votre tuteur.

Lady Glyde considéra la lettre un moment, et, la plaçant ensuite dans ses mains :

— Lisez-la, me dit-elle d'une voix faible. Je ne sais vraiment pas ce que j'ai ; la déchiffrer m'est impossible . . .

Ce billet n'avait pas plus de quatre lignes ; — sa rédaction était si laconique et si négligée qu'elle me frappa tout spécialement. Si mes souvenirs sont exacts, il ne renfermait que ces mots :

“ Très-chère Laura, venez quand vous voudrez. Coupez le voyage en deux en passant une nuit chez votre tante. Désolé d'apprendre que la chère Marian est malade. — Votre bien affectionné, — FRÉDÉRIK FAIRLIE.”

— J'aimerais mieux ne pas aller là . . . j'aimerais mieux ne pas passer la nuit à Londres, dit Sa Seigneurie très-soudainement, et avant même que j'eusse eu le temps d'achever la lecture du billet, si abrégé qu'il pût être . . . N'écrivez pas au comte Fosco ! . . . Je vous en prie, ne lui écrivez pas ! . . .

Sir Percival se versa un autre verre de vin, tenant la carafe avec une telle maladresse qu'il répandit sur la table une bonne partie du contenu. “ On dirait que je n'y vois plus, ” murmura-t-il, se parlant à lui-même d'une voix étrange et voilée. Il leva lentement son verre, le remplit de nouveau, et, une fois encore, d'un seul trait le mit à sec. Je commençais à craindre, étonnée de sa physionomie et de ses gestes, que le vin ne lui montât à la tête.

— Je vous en prie, n'écrivez pas au comte Fosco ! continua lady Glyde avec plus d'ardeur que jamais.

— Pourquoi non ? je serais curieux de savoir, s'écria sir Percival avec un soudain éclat de colère qui nous fit tressaillir toutes deux. Où pouvez-vous plus

convenablement résider à Londres que là où votre oncle lui-même préfère vous voir installée, c'est-à-dire chez votre tante ? Posez cette question à mistress Michelson ! . . .

La combinaison en question était si incontestablement la meilleure et la plus convenable que je ne pouvais trouver aucune objection à y faire. Quelles que fussent, à d'autres égards, mes sympathies pour lady Glyde, je ne pouvais m'associer à ses injustes préventions contre le comte Fosco. Je n'ai jamais rencontré auparavant une lady de son rang, et placée comme elle l'est dans le monde, qui, au sujet des étrangers, manifeste une pareille étroitesse d'idées. Ni le billet de son oncle, ni l'impatience croissante de sir Percival ne semblaient l'affecter au moindre degré. Elle persistait dans ses objections contre une nuit à passer à Londres ; elle continuait à supplier son mari de ne pas écrire au comte.

— Ne parlons plus de cela, dit sir Percival, nous tournant le dos d'une manière assez peu courtoise. Si vous n'avez pas assez de bon sens pour savoir ce qui vous est le meilleur, il faut bien que d'autres vous suppléent. Votre voyage est arrangé ; n'en parlons plus ! On ne vous demande de faire que ce dont miss Halcombe vous a donné l'exemple.

— Marian ! répéta Milady avec un trouble évident. Marian, passer la nuit chez le comte Fosco ! . . .

— Oui, chez le comte Fosco. Elle s'y est arrêtée la nuit dernière pour ne pas faire son voyage tout d'une traite. Et vous n'avez qu'à faire comme elle, à suivre les instructions de votre oncle. Vous coucherez tout simplement, demain soir, chez Fosco, afin d'interrompre un voyage trop long, ainsi que l'a fait votre sœur ! . . . Ne mettez pas trop de bâtons dans mes roues ! Ne me faites pas repentir de vous avoir donné congé ! . . .

Il se leva brusquement, et, par les portes vitrées qui étaient ouvertes, il sortit sous la véranda.

— Milady n'excusera-t-elle, dis-je tout bas, si je me permets de lui faire remarquer qu'il vaudrait mieux ne pas attendre ici le retour de sir Percival ? Je crains beaucoup qu'il ne soit surexcité par le vin.

Accablée, distraite, elle consentit à quitter la salle.

Dès que nous fûmes remontées, saines et sauvées, je fis tout mon possible pour calmer l'agitation de Milady. Je crus de mon devoir de protester contre l'opinion défavorable que le comte me parut avoir inspirée à lady Glyde, et je le fis avec tous les égards, tout le respect convenable.

— Votre Seigneurie excusera la liberté que j'ai prise, dis-je en terminant ; mais elle connaît la parole sainte : “ A leurs fruits, vous les reconnaîtrez. ” Les constantes bontés, les constantes attentions du comte depuis le début de la maladie de miss Halcombe, méritent, j'en suis convaincue, toute notre confiance, toute notre estime. Il n'est pas jusqu'à la sérieuse mésintelligence survenue entre sa Seigneurie et M. Dawson qui ne doive être entièrement attribuée à ses inquiétudes au sujet de miss Halcombe.

— Quelle mésintelligence ? demanda milady tout à coup intéressée.

Je lui fit connaître les fâcheuses circonstances par suite desquelles M. Dawson nous avait retiré ses soins ; — lui en parlant d'autant plus volontiers que je désapprouvais intérieurement, chez sir Percival, l'obstination avec laquelle il cachait à lady Glyde (ainsi qu'il l'avait fait devant moi) tout ce qui s'était passé à cette occasion.

Sa Seigneurie se leva plus agitée, plus alarmée que jamais du moins selon toute apparence, à la suite de mes révélations.

— C'est plus mal, bien plus mal que je ne pensais, disait-elle se promenant par la chambre, avec tous les dehors du trouble le plus vif. Le comte savait fort bien que M. Dawson ne consentirait jamais au départ de Marian ; — il a donc insulté

le docteur, de propos délibéré, pour le renvoyer du château.

— O milady, milady ! m'écriai-je avec l'accent de la remontrance.

— Mistress Michelson, continua-t-elle d'un ton véhément, il n'est pas de paroles au monde capables de me persuader que ma sœur est, de son plein gré, de son libre consentement, au pouvoir de cet homme et dans la maison de cet homme. L'horreur qu'il m'inspire est telle qu'aucun ordre de sir Percival, aucune lettre de mon oncle ne m'amèneraient, si je n'avais à consulter que mes propres sentiments, à manger, boire ou dormir sous son toit. Mais les affreuses inquiétudes que j'ai sur le compte de Marian me donnent le courage de la suivre n'importe où, — de la suivre même chez le comte Fosco . . .

Arrivées à ce point, je jugeai convenable de mentionner que miss Halcombe avait déjà dû partir pour le Cumberland, d'après les explications que sir Percival venait de donner.

— Je n'ose le croire, répondit Sa Seigneurie, je crains qu'elle ne soit encore chez cet homme. Si je me trompe — si réellement elle est partie pour Jimmeridge, — je suis bien résolue à ne point passer la nuit de demain sous le toit du comte Fosco. La plus chère amie que j'aie au monde, après ma sœur, habite dans les environs de Londres. Vous nous avez entendues, moi et miss Halcombe, parler de mistress Vesey ? Je compte lui écrire et lui demander un lit chez elle. Je ne sais pas comment je parviendrai jusque-là ; — je ne sais pas comment j'éviterai le comte ; mais si ma sœur est partie pour le Cumberland, je trouverai bien moyen de gagner ce refuge.

Tout ce que je vous demande, c'est de vous assurer que ma lettre à mistress Vesey partira ce soir pour Londres, aussi sûrement que la lettre de sir Percival sera expédiée au comte Fosco. J'ai quelques raisons de ne pas me fier à la boîte aux lettres pla-

cée en bas. Voulez-vous me garder le secret et m'aider en ceci ? c'est peut-être le dernier service que j'aurai jamais à solliciter de vous . .

J'hésitai, — je trouvais tout cela fort étrange ; — j'avais comme une crainte vague que les facultés de Sa Seigneurie n'eussent été un peu affectées par ses anxiétés, ses souffrances récentes. A mes risques et périls, néanmoins, je finis par consentir. Si la lettre avait été adressée à un étranger, ou à toute autre personne qu'à une dame connue de moi, comme l'était mistress Vesey, par tout ce qu'on m'avait dit d'elle, j'aurais refusé peut-être.

Songeant à ce qui est arrivé plus tard, je rends grâce à Dieu de n'avoir pas contrarié cette volonté, ni aucune autre de celles que m'exprima lady Glyde, pendant la dernière journée de son séjour à Blackwater-Park.

La lettre fut écrite et me fut remise. Je la déposai moi-même au bureau de poste du village, dans le cours de cette soirée.

Nous n'avions plus aperçu sir Percival, qui, le reste du jour demeura invisible.

Je couchai, par ordre exprès de lady Glyde, dans la chambre voisine de la sienne, et la porte qui nous séparait demeura ouverte. La solitude et le vide du château avaient quelque chose de si singulier et de si effrayant que, pour ma part, je fus charmée d'avoir quelqu'un auprès de moi. Sa Seigneurie veilla tard, occupée à lire des lettres qu'elle brûlait ensuite, et à vider ses armoires et ses "cabinets" de mille petits objets auxquels elle attachait quelque prix, comme si elle comptait ne jamais rentrer à Blackwater-Park.

Lorsqu'enfin elle se mit au lit, son sommeil me parut fort troublé : plus d'une fois en dormant, elle pleura ; — une fois, entre autres, tellement haut qu'elle s'éveilla. De ces rêves, quels qu'ils puissent être, elle ne jugea pas à propos de me rien communiquer. Peut-être, dans la situation qui m'était faite, n'avais-je aucun droit à es-

pérer une pareille confiance. Du reste, cela importe peu. Je n'en prenais pas moins une grande part à ses chagrins ; une part très-grande, et du fond du cœur.

Le lendemain fut une belle et brillante journée. Sir Percival, après le déjeuner, monta pour nous avertir que la chaise de poste serait devant la porte à midi moins un quart, le train de Londres s'arrêtant vingt minutes plus tard à notre station. Il informa lady Glyde qu'il se voyait obligé de sortir ; mais il ajouta qu'il espérait être de retour avant qu'elle ne fût partie. Si quelque accident imprévu venait à le retarder, j'aurais mission de la conduire au chemin de fer, et de prendre toute espèce de soins pour y arriver avant le passage du train.

Sir Percival me donna ces instructions fort à la hâte, et, tout le temps qu'elles durèrent, il se promenait çà et là par la chambre. Milady le suivait d'un regard attentif partout où il allait. Jamais, en revanche, il ne regarda de son côté.

Elle ne prit la parole que lorsqu'il eut fini ; et alors elle l'arrêta par un geste de la main au moment où il se rapprochait de la porte.

— Je ne vous verrai plus, lui dit-elle d'une façon très-significative. Nous nous séparerons maintenant, — et cette séparation sera peut-être éternelle. Ne sauriez-vous, Percival, essayer de me pardonner d'aussi bon cœur que je vous pardonne ?

Le visage de son mari se couvrit d'une pâleur effrayante ; il étanchait sur son front chauve de grosses gouttes de sueur. — " Je reviendrai," dit-il, et il s'élança vers la porte, comme si les adieux de sa femme l'eussent chassé de la chambre.

Je n'avais jamais eu grand goût pour sir Percival ; mais la manière dont il quitta lady Glyde me rendit presque honteuse d'avoir mangé son pain et vécu sous son toit. Je pensais à faire entendre quelques paroles de consolation chrétienne à sa pauvre femme ; mais, dans l'expression de sa physionomie, tandis qu'elle suivait de

l'œil son mari au moment où la porte se refermait derrière lui, il y avait quelque chose qui me fit changer d'avis et garder le silence.

A l'heure fixée, la chaise s'arrêta devant la porte. Milady avait prévu juste, — sir Percival ne parut point. Je l'attendis jusqu'à la dernière minute, et je l'attendis vainement.

Aucune responsabilité positive ne pesait sur moi, et pourtant je ne me sentais pas à mon aise : — C'est librement, c'est de votre plein gré, dis-je à lady Glyde au moment où la chaise franchissait les portes extérieures, que Votre Seigneurie se rend à Londres ?

— J'irais-je ne sais où, répondit-elle, pour mettre fin à l'effroyable inquiétude qui m'est infligée en ce moment . .

Elle avait fini par me rendre aussi inquiète qu'elle l'était elle-même au sujet de miss Halcombe. Je me harsardai à lui demander de m'écrire un mot, si elle trouvait à Londres, les choses en meilleure situation. — Très-volontiers, mistress Michelson, me répondit-elle. — Nous avons chacun notre croix à porter, milady, lui dis-je, la voyant demeurer silencieuse et pensive après la promesse qu'elle venait de me faire. Je n'obtins pas de réponses : elle semblait trop absorbée dans ses pensées pour faire attention à mes paroles : — Je crains, remarquai-je après une pause que Votre Seigneurie n'ait bien mal dormi la nuit dernière. — Oui, dit-elle ; j'ai fait des rêves affreux. — Vraiment, milady ? . . Je croyais qu'elle allait me raconter ses rêves ; mais non : quand elle reprit la parole, ce fut uniquement pour me poser une question.

— Vous avez mis vous-même, et de vos mains, à la poste, la lettre pour mistress Vesey ?

— Oui, milady.

— Sir Percival n'a-t-il pas dit, hier, que le comte Fosco devait m'attendre à la gare de Londres ?

— Précisément, milady . .

Elle poussa un profond soupir quand j'eus répondu à cette dernière question, et, pendant le reste de la route, n'ouvrit plus la bouche.

Nous arrivâmes à la station, n'ayant plus guère que deux minutes devant nous. Le jardinier (qui nous avait conduites) s'occupa des bagages pendant que je prenais le billet. Lorsque je rejoignis Sa Seigneurie sur le quai, le sifflet du train retentissait déjà. Elle avait un air tout à fait singulier, et appuyait la main sur son cœur comme si, à ce moment-là même, quelque souffrance ou quelque terreur soudaine était venue abattre son courage.

— Je voudrais que vous vinssiez avec moi ! me dit-elle en me saisissant le bras, comme je lui remettais son billet.

Si nous avions eu du temps devant nous, si j'avais éprouvé la veille ce que j'éprouvais maintenant, j'aurais fait mes arrangements pour l'accompagner, eût-il fallu pour cela remercier immédiatement sir Percival. En l'état des choses, les désirs de milady, exprimés seulement à la dernière minute, m'étaient révélés trop tard pour que j'y pusse donner satisfaction.

Elle sembla comprendre cela elle-même sans me donner le temps de m'expliquer, et ne manifesta pas une seconde fois le désir de m'avoir pour compagne de voyage. Le train s'arrêtait au bord du quai. Milady remit au jardinier un petit cadeau pour ses enfants, et, avant de monter en voiture, fidèle à ses façons simples et cordiales, elle me tendit la main.

— Vous avez été bien bonne pour moi et pour ma sœur, dit elle ; et cela, lorsque nous ne pouvions, elle et moi, compter sur aucune amitié. Je garderai de vous un souvenir reconnaissant aussi longtemps que je vivrai pour me rappeler quelqu'un ou quelque chose ! Adieu ! — et que Dieu vous accorde sa bénédiction ! . .

Elle prononça ces mots avec un accent et une physionomie qui firent monter des larmes dans mes yeux ; — elle les pronon-



ça comme si elle me disait adieu pour toujours.

— Adieu, milady, répondis-je, l'aidant à monter et tâchant de la ranimer un peu ; adieu, mais pour aujourd'hui seulement ; adieu, avec mes vœux les meilleurs et les plus affectueux pour votre bonheur en d'autres temps ! . . .

Elle secoua la tête, et semblait frissonner en s'installant dans le wagon. La garde referma la portière :— Croyez-vous aux rêves ? . . . me dit elle tout bas, se penchant en dehors . . . Mes rêves, la nuit dernière, ont été tels que jamais encore je n'en avais eu de pareils ; en ce moment-ci même, la terreur qu'ils m'ont laissé plane autour de moi . . . Le sifflet retentit avant que j'eusse pu répondre, et le train s'ébranla. Le visage pâle et calme de milady se tourna vers moi pour la dernière fois ; une tristesse solennelle y était empreinte, tandis que de la portière, elle me regardait. Elle me fit un signe de la main, — et je ne l'ai plus revue.

\* \*

Vers cinq heures de l'après-midi, le même jour, me trouvant un peu de répit au milieu des soins domestiques dont j'étais maintenant accablée, j'allai faire un tour dans le jardin. Aucun motif ne devait me faire penser que sir Percival fût déjà rentré ; je n'avais donc aucun scrupule à me montrer ainsi autour du château.

Mon étonnement fut grand lorsque, en tournant le coin des bâtiments et arrivée en vue des jardins, j'y aperçus une personne étrangère. C'était une femme ; — elle suivait lentement les allées, le dos tourné vers moi, cueillant des fleurs.

Comme j'approchais, elle m'entendit, et se retourna.

Mon sang se figea dans mes veines ; l'étrangère du jardin n'était autre quel mistress Rubelle !

Je ne pouvais ni bouger ni parler. Elle remonta vers moi, aussi tranquillement

tenant toujours ses fleurs à la main.

Qu'y a-t-il donc, madame ? demanda-t-elle avec un sang-froid parfait.

— Vous ici ? m'écriai-je dès que j'eus pu reprendre haleine. Vous n'êtes pas allée à Londres ? Vous n'êtes pas dans le Cumberland ? . . .

Mistress Rubelle humait ses fleurs avec un sourire de malicieuse pitié :— Certes non, dit-elle ; je n'ai jamais quitté Blackwater-Park . . .

Je rassemblai assez de courage et assez d'haleine pour lui adresser une autre question.

— Mais où est donc miss Halcombe ? . . .

Mistress Rubelle, cette fois, me rit franchement au nez, et voici, textuellement, ce qu'elle me répondit :

— Miss Halcombe non plus, n'a point quitté Blackwater-Park . . .

Lorsque j'entendis cette réponse étonnante, toutes mes pensées reflurent aussitôt vers l'instant où je m'étais séparée de lady Glyde. C'est tout au plus si je puis dire que je m'adressais des reproches, — mais, dans ce moment, je crois que j'aurais donné mes économies de bien des années pour avoir su, quatre heures plus tôt, ce qui m'était révélé maintenant.

Mistress Rubelle attendait, arrangeant son bouquet paisiblement, ce que je pouvais avoir à lui dire.

Or, justement, je ne trouvais pas une parole. Je songeais à l'épuisement physique, à la santé affaiblie de lady Glyde ; et je redoutais le moment où tomberait sur elle l'écrasante découverte que je venais de faire. Pendant une minute, et même davantage, mes craintes, au sujet de ces pauvres ladies, m'empêchèrent de parler. Au bout de ce temps, mistress Rubelle, jétant par-dessus son bouquet un regard oblique : — Voici, madame, dit-elle, sir Percival, revenu de sa promenade . . .

Je l'avais vu en même temps qu'elle. Il venait vers nous, de son fouet fauchant les fleurs avec une espèce de joie cruelle.

Lorsqu'il fut assez proche de nous pour nous reconnaître, il s'arrêta, frappa sa botte de son fouet, et partit d'un éclat de rire si discord et si violent que les oiseaux s'enfuirent, effrayés, de l'arbre sous lequel il était.

— Eh bien ? mistress Michelson, me dit-il, vous avez enfin, n'est-ce pas découvert le pot-aux-roses ? . . .

Je ne répondis point. Il se tourna vers mistress Rubelle.

— Quand vous êtes-vous montré au jardin ?

Il n'y a guère qu'une demie-heure, monsieur. Vous m'aviez annoncé que je reprendrais ma liberté dès que lady Glyde serait partie pour Londres.

— Parfaitement. Ce n'est pas un blâme, c'est une simple question . . .

Il attendit un moment, et m'adressa de nouveau la parole :— Tout cela vous paraît incroyable, n'est-il pas vrai ? disait-il d'un ton railleur. Eh bien ! venez par ici ! . . . vous verrez vous-même . . .

Passant le premier, il nous mena vers la façade du château ; je le suivais et mistress Rubelle marchait derrière moi. Quand nous eûmes traversé les grilles, il fit halte, et me montrant de son fouet le pavillon du milieu, celui-là même qui depuis longtemps ne sert plus.

— C'est-là, me dit-il. Regardez au premier étage ! Vous connaissez les anciennes chambres à coucher du temps de la reine Elizabeth ? . . . Dans une des meilleures, au moment où je vous parle, se trouve miss Halcombe, parfaitement à son aise et en voie de guérison . . . Conduisez-l'y, mistress Rubelle (vous avez sans doute votre clef sur vous ?) conduisez-y mistress Michelson, et laissez-la se bien assurer que, cette fois, il n'y a pas de tromperie . . .

Le ton sur lequel il me parlait, et les quelques instants qui s'étaient écoulés depuis notre sortie du jardin, m'aiderent à retrouver un peu de sang-froid. Mon devoir envers moi-même et mon devoir en-

vers lady Glyde m'interdisaient de rester sous les ordres d'un homme qui nous avait honteusement trompées toutes deux, par une série d'odieuses dissimulations.

— Avec votre permission, sir Percival, j'aurais quelques mots à vous dire en particulier. Cela fait, je serai toute disposée à me rendre, avec cette personne, dans la chambre de miss Halcombe . . .

Mistress Rubelle, que j'avais indiquée par un léger mouvement de tête, aspira, d'un air insolent, les parfums de son bouquet, et s'écarta de nous d'un pas délibéré, se dirigeant vers la porte du château.

— Et bien ! dit sir Percival avec une sorte d'aigreur, qu'y a-t-il maintenant ?

— Je désirais vous faire savoir, monsieur, que j'entends résigner les fonctions dont je suis chargée à Blackwater-Park . . . Telle fut littéralement ma déclaration. Je l'avais résolu, les premières paroles que je lui adresserais devaient exprimer l'intention bien formelle de quitter son service.

Il me foudroya d'un de ses plus noirs regards, et, par un geste irrité, enfonça ses mains dans les poches de sa redingote.

— Pourquoi ? dit-il ; j'aimerais assez à savoir pourquoi.

— Il ne me conviendrait pas, sir Percival, d'exprimer une opinion sur ce qui s'est passé dans ce château. Mon désir est de n'offenser personne. Tout ce que je veux dire, c'est que je ne crois pas pouvoir mettre d'accord avec mes devoirs envers lady Glyde et envers moi-même, une plus longue persistance à demeurer sous vos ordres.

— Et trouvez-vous d'accord avec vos devoirs envers moi de me jeter ainsi vos soupçons à la face ? s'écria-t-il brusquement, avec un vif éclat de colère. Je vois parfaitement où vous en voulez venir. Vous avez interprété d'une manière basse et sournoise l'innocente déception que, pour son bien, nous avons pratiquée envers lady Glyde. Un changement d'air

immédiat était une des conditions essentielles de son rétablissement, et, — vous le savez comme moi, — jamais elle ne serait partie d'ici, sachant que miss Halcombe y était encore. Elle a donc été trompée dans son propre intérêt, et pen n'importe qui le saura. Partez, si cela vous convient. Des femmes de charge qui vous vaillent, on n'a qu'à se baisser pour en avoir.

Allez-vous-en donc aussitôt qu'il vous plaira ! — mais prenez garde aux médisances que vous seriez tentée de mettre en circulation sur ma personne et mes affaires, quand vous aurez quitté mon service. Dites la vérité, mais rien que la vérité, si vous ne voulez vous en repentir. Assurez-vous par vous-même que miss Halcombe est ici ; vérifiez si elle n'a pas été aussi bien soignée dans un appartement que dans l'autre. Rappelez-vous les prescriptions du docteur lui-même sur la nécessité de procurer, aussitôt que possible, un changement d'air à lady Glyde. Pesez bien tout cela dans votre esprit, et voyons, maintenant, si vous osez dire quoi que ce soit contre moi ou contre la marche que j'ai suivie ?..

Ces paroles irritées débordèrent de sa bouche, tout d'une haleine, tandis qu'il allait et venait, faisant siffler son fouet autour de lui.

Rien, dans son attitude ou dans ce qu'il disait, n'était de nature à ébranler mon jugement sur le tissu de honteuses faussetés que, la veille, il avait débitées devant moi, ou sur la fourberie cruelle qu'il avait employée pour séparer lady Glyde de sa sœur et lui faire faire à Londres un voyage inutile, au moment même où elle était à moitié privée de sa raison par suite des inquiétudes que lui causait miss Halcombe. Tout naturellement, je gardai ces idées par devers moi, et n'ajoutai rien qui pût l'irriter ; mais je n'en étais pas moins résolue à persister. Une réponse douce détourne la colère, et je contins mes sentiments, en conséquence,

lorsque vint mon tour de répliquer :

— Tant que je serai à votre service, sir Percival, lui dis-je, j'espère connaître assez mes devoirs pour ne pas m'enquérir de vos motifs. Quand je n'y serai plus, j'espère que je saurai me tenir assez à ma place pour ne point parler de ce qui ne me regarde pas.

— Quand voulez-vous partir ? me demanda-t-il, m'interrompant avec assez peu de cérémonie. Ne supposez pas que j'ai le moindre désir de vous garder : ne supposez pas que je m'inquiète de vous voir quitter le château. J'agis en tout ceci, du commencement à la fin, en toute franchise et sans rien vouloir cacher. . . Quand vous plaît-il de partir ?..

— Je désirerais quitter aussitôt que mon départ ne vous gênera pas, sir Percival.

— Mes convenances n'ont rien à faire avec votre départ. Je quitterai le château, quoi qu'il arrive, demain matin, et je puis régler vos comptes dès ce soir. Si vous voulez vous conformer aux convenances de quelqu'un, préoccupez-vous de celles de miss Halcombe. L'engagement de mistress Rubelle finit aujourd'hui, elle a ses raisons pour rentrer à Londres dès ce soir. Si vous partez immédiatement, miss Halcombe restera donc dénuée de toute assistance.....

J'espère n'avoir pas à dire que j'étais parfaitement incapable d'abandonner miss Halcombe, dans des circonstances aussi difficiles que celles où elle se trouvait ainsi que lady Glyde. Après m'être fait répéter par sir Percival que mistress Rubelle partirait immédiatement si je ne prenais sa place, et après avoir aussi obtenu de lui la permission de faire en sorte que M. Dawson recommençât à surveiller sa malade, je consentis volontiers à rester à Blackwater-Park jusqu'à ce que miss Halcombe n'eût plus besoin de moi.

Il fut réglé que je préviendrais huit jours d'avance, quand je voudrais partir,

le "solicitor" de sir Percival, et qu'il se chargerait de me faire remplacer. Toutes ces questions furent discutées en peu de mots. L'affaire conclue, sir Percival tourna brusquement sur ses talons et me laissa libre d'aller rejoindre mistress Rubelle. Cette bizarre étrangère était restée assise tout tranquillement sur le pas de la porte, attendant que je pusse la suivre dans la chambre de miss Halcombe.

Je n'étais pas tout à fait à mi-chemin du château, lorsque sir Percival, qui s'en allait dans la direction opposée, s'arrêta tout à coup et me rappela :

— Pourquoi quittez-vous mon service ? me demanda-t-il.

Après ce qui venait de se passer entre nous, la question était si extraordinaire, que tout d'abord je n'y trouvai pas de réponse.

— Prenez-y garde, continua-t-il ; je ne sais pas, moi, pourquoi vous vous en allez. Il vous faudra bien, je suppose, expliquer votre départ de chez moi, lorsque vous prendrez une autre place. Quelle raison donnerez-vous ?.... La séparation de la famille ?.... Est-ce bien cela ?

— Je ne vois pas d'objection positive, sir Percival, à ce que cette explication soit adoptée.

— Fort bien ! c'est tout ce que je voulais savoir. Si on vient aux renseignements, je donnerai ce motif choisi par vous-même. Vous vous retirez par suite de circonstances qui obligent la famille à se séparer.....

Avant que j'eusse pu ajouter une parole, il se détourna de moi comme naguère, et partit à grands pas dans la direction du parc. Ses façons d'être m'étonnaient au même degré que son langage. Je dois avouer qu'il me faisait peur.

La patience de mistress Rubelle elle-même commençait à s'épuiser, lorsque je la rejoignis à la porte du château.

— Enfin ! s'écria l'étrangère en haussant ses maigres épaules. Puis elle me conduisit dans la portion inhabitée du bâtiment, monta les escaliers, et, avec la clef dont elle était pourvue, ouvrit au fond du corridor la porte donnant accès dans les anciens appartements du temps d'Élisabeth ; porte dont je n'avais jamais vu se servir depuis que j'habitais Blackwater-Park. Quant aux appartements eux-mêmes, je les connaissais bien, y étant, entrée plusieurs fois, mais par l'autre côté du château.

Mistress Rubelle s'arrêta devant la troisième porte donnant sur l'ancienne galerie, m'en remit la clef ainsi que celle de la porte de communication, ne me dit que, là, je trouverais miss Halcombe. Avant d'entrer, je pensai qu'il serait bon de lui faire comprendre que sa mission était désormais terminée. Je lui dis, par conséquent, en termes fort clairs, que dorénavant je me chargeais seule des soins à donner à la malade.

— Enchantée qu'il en soit ainsi, madame, me dit mistress Rubelle. J'ai grandement besoin de partir.

— Quitterez-vous aujourd'hui ? lui demandai-je, pour mieux m'assurer d'elle.

— Puisque vous êtes en fonctions, madame, je partirai d'ici à demi-heure. Sir Percival a bien voulu mettre à ma disposition le jardinier et le cabriolet pour le moment où j'en aurais besoin. Je m'en servirai, d'ici à demi-heure, pour me rendre à la station. Mes paquets sont déjà faits par avance. J'ai l'honneur, madame, de vous souhaiter le bonjour. . .

Elle me fit vivement une petite révérence écourtée, et s'en retourna le long de la galerie, fredonnant une chansonnnette dont elle battait gaiement la mesure avec le bouquet qu'elle tenait à la main. J'éprouve un véritable plaisir à dire que, depuis lors, je n'ai jamais revu mistress Rubelle.

Lorsque j'entraï dans la chambre, miss Halcombe était endormie. Je la contem-

plais avec inquiétude, ainsi étendue dans ce grand lit de forme antique et d'aspect sinistre. Elle n'avait certainement pas plus mauvaise mine qu'au moment où j'avais cessé de la voir. Et je suis forcée d'admettre que, selon toute apparence, elle n'avait manqué d'aucuns soins. La chambre était assez pauvrement meublée, un peu poudreuse, et fort obscure; mais la fenêtre (qui donnait sur une cour solitaire, située derrière le château) était ouverte de manière à renouveler l'air et, en somme, on avait fait tout ce qui était possible pour rendre l'appartement confortable.

La tromperie de sir Percival n'était donc rien de réellement cruel qu'à l'égard de lady Glyde. L'unique mauvais procédé que lui ou mistress Rubelle se fussent permis envers miss Halcombe se bornait, autant que j'en pouvais juger, à l'avoir ainsi

séquestrée et dérobée aux regards.

Je sortis sans bruit, laissant la malade à son paisible sommeil, pour aller porter au jardinier les instructions en vertu desquelles j'espérais apaiser et rappeler le docteur. Je priais cet homme, quand il aurait conduit mistress Rubelle à la station, de passer au retour par l'habitation de M. Dawson, et d'y laisser en mon nom un message verbale, invitant le docteur à me venir voir. Je savais d'avance qu'il ne me refuserait pas cette visite, et qu'il resterait volontiers, quand une fois il saurait que le comte Fosco n'était plus au château. Dans le temps voulu, le jardinier vint me rendre compte de sa mission. Mes ordres avaient été suivis de point en point. Le docteur me faisait dire que, légèrement indisposé lui-même, il n'en viendrait pas moins, si cela se pouvait, dès le lendemain matin.

Après s'être acquitté de ce message, le jardinier était sur le point de se retirer, mais je l'arrêtai pour lui demander de revenir, avant la nuit, s'installer auprès de nous dans une des chambres vides, afin de se trouver à portée de voix si par hasard on avait besoin de lui. Il comprit assez facilement que je n'eusse pas grande envie de rester seule toute la nuit dans la portion la plus délabrée de ce château en ruines, et nous convînmes qu'il viendrait entre huit et neuf heures.

(à suivre)

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

✽ SANTE ET BEAUTE ✽

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

✽ L. A. BERNARD ✽

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

## DEVINETTES



A l'exposition des bestiaux. Voyez-vous le bœuf qui a remporté le 1er prix ?



Quelle bêtise de s'asseoir sur un banc fraîchement peint ! Où est le peintre ?



Arrête un moment, Maria. Il y a un artiste assis là qui va nous esquisser où nous sommes.

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE  
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES  
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH  
COURTIER EN VALEURS  
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND : Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE  
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION  
COLLECTION DES  
*Principaux Romanciers*  
FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.  
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS  
RELIURES ET IMPRESSIONS

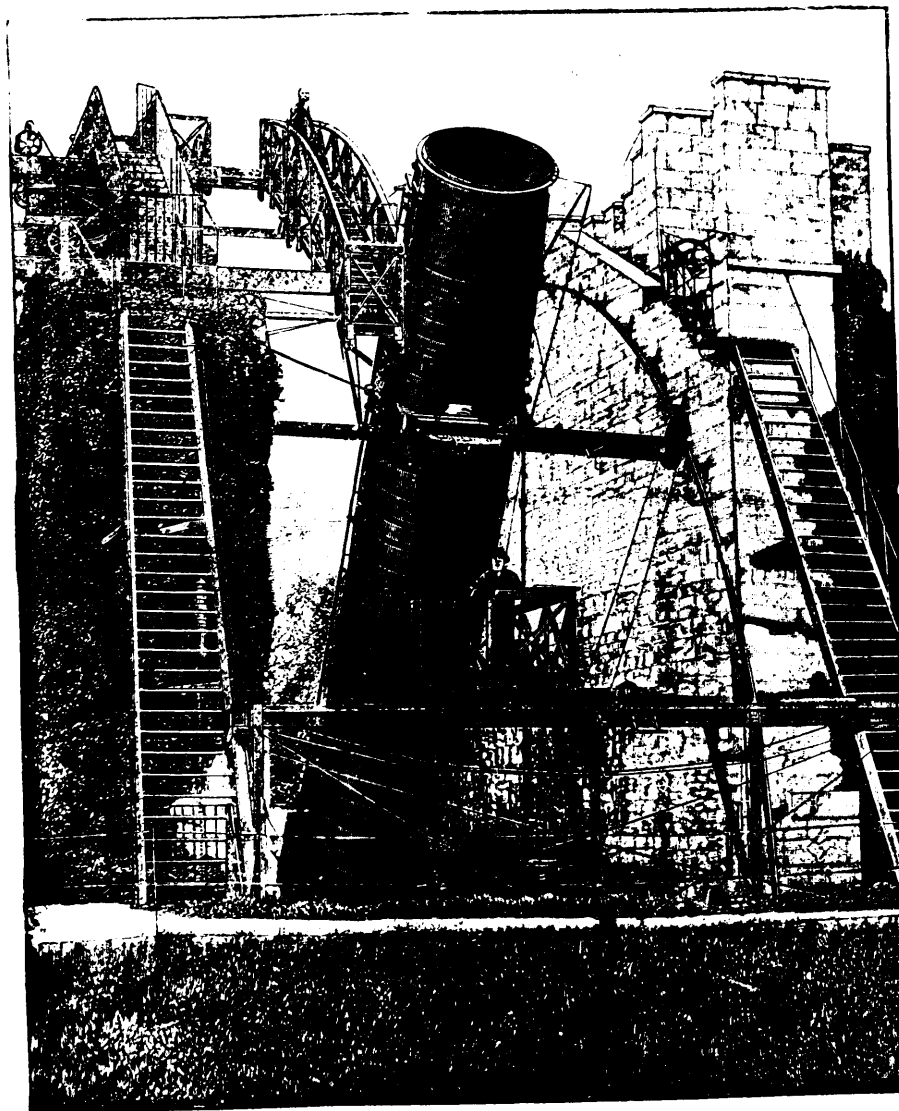
Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU.  
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696

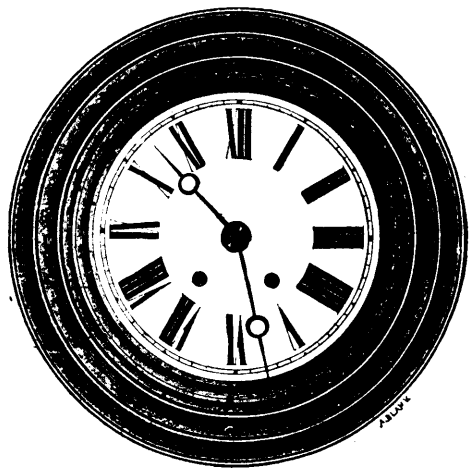
1617 RUE NOTRE-DAME

SCIENCES APPLIQUEES



Le télescope de Lord Ross à Birr Castle, Irlande — Longueur 60 pieds.  
Diamètre 6 pieds.

**HORLOGES! HORLOGES!**



**POUR LE  
COMMERCE DES FETES**

N'achetez pas vos horloges  
avant d'avoir vu notre

**ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX**

Nous venons de recevoir de la fabrique un  
choix considerable de

**HORLOGES MUSICALES,  
HORLOGES DE FANTAISIE,  
REVEIL-MATINS**

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché

**En gros seulement**

**The AMERICAN CLOCK Co.**  
No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel  
**MONTREAL**

**APPEL AU CLERGE**

**A VENDRE**

**AU PROFIT DE**

**LA COLONISATION**

(Pour un missionnaire)

**18 BEAUX TABLEAUX**

**A L'HUILE**

**A PRIX MODIQUES**

CHEZ

**M. ALBERT GAUTHIER**

Marchand d'ornements d'église

**RUE NOTRE-DAME, MONTREAL**

**IMPRIMERIE BILAUDEAU**

**1635, RUE NOTRE-DAME**

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

**MONTREAL**

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

**LIVRES,  
BROCHURES,  
JOURNAUX,  
REVUES, ETC.**

**SPECIALITE :**

**Imprimés pour le commerce.**

**PRIX TRES MODERES**

**P.-D. BILAUDEAU,  
Gerant.**

**CHAMPAGNE "COUVERT"**

**LE MEILLEUR CHAMPAGNE**



**IMPORTE AU CANADA**

**En Vente Partout. Essayez-le**

Seuls AGENTS au CANADA :

**LAPORTE MARTIN & CIE**

**Epiciers en Gros - MONTREAL.**

**LANGELIER & CIE**

**AGENTS FINANCIERS**

**16, rue St-Sacrement**

**BUREAU No 4 MONTREAL**

**ARGENT A PRETER**

*Sur billets, hypothèques, etc. etc.*

**ACHATS ET VENTES**

**De debentures, bons du gouvernement, etc.**